

Université de Montréal

La langue et le positionnement des immigrants sur le marché du travail :
les dix premières années d'établissement au Québec

Par
Hélène Maheux

Département de sociologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
En vue de l'obtention du grade de Maître ès sciences (M.Sc.)
en sociologie

Août, 2004

© Hélène Maheux, 2004



HM

15

U54

2004

v.027

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

La langue et le positionnement des immigrants sur le marché du travail:
les dix premières années d'établissement au Québec

présenté par :

Hélène Maheux

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Anne Calvès
Président-rapporteur

Jean Renaud
Directeur de recherche

Pierre Bouchard
Membre du jury

Résumé en français

La situation des immigrants sur le marché du travail est souvent perçue comme un effet de leur capacité à parler la langue du pays d'accueil. Dans un contexte bilingue, comme celui de Montréal, la place respective de chaque langue dans le processus d'établissement professionnel des immigrants est remise en question. Est-ce que la connaissance de l'anglais et la connaissance du français ont un impact similaire sur l'intégration en emploi des nouveaux arrivants? Est-ce que cet effet de la langue est toujours observable après quelques années d'établissement? Étant donné que les immigrants, dans leur quotidien, seront aussi amenés à côtoyer des personnes issues de la société d'accueil, des réseaux sociaux peuvent être construits autour d'une langue commune. L'auteure s'est demandée si ces nouveaux réseaux, de même que les compétences linguistiques favoriseront l'insertion et le maintien en emploi des immigrants dans la société d'accueil.

Pour répondre à ces questions, des analyses de survie ont été effectuées à partir des données d'une enquête longitudinale portant sur les dix premières années d'établissement d'une cohorte d'immigrants arrivés au Québec en 1989. Les résultats d'analyse révèlent que la langue n'a pas un effet homogène et instantané sur l'insertion et le maintien en emploi. Elle nécessite une différenciation entre les compétences langagières et les réseaux linguistiques, mais aussi de fines distinctions temporelles.

Mots-clés : immigration, langue, insertion en emploi, maintien en emploi, analyse longitudinale, régression de survie par morceaux

Résumé en anglais

The immigrant's insertion in the labor market is often perceived as a result of their ability to speak the local language. In a bilingual context, such as Montreal, the role of each official language is questioned in matters of professional placement and duration. Does the knowledge of either English or French more than the other have a similar impact on the newcomer's integration into the labor market? Does knowledge of language still play an important role after a few years of settlement? On a daily basis, immigrants may come into contact with members of the host society and as a consequence may form social networks around common language use. The author questions whether such social networks along with language proficiency favor the insertion and job maintenance of new immigrants in the host society.

To address these questions, survival analyses were conducted on data coming from a longitudinal study on the first ten years of settlement of an immigrant cohort that arrived in Quebec in 1989. The results reveal that language does not have an homogeneous nor instantaneous effect on job insertion and maintenance. Therefore, to better understand the effects of language, differences have to be made between language proficiency, linguistic networks, and their effects over time on the newcomer's market insertion and job maintenance.

Key words: immigration, language, job insertion, job maintenance, longitudinal analysis, piecewise constant exponential model.

Table des matières

<i>Résumé en français</i>	<i>iii</i>
<i>Résumé en anglais</i>	<i>iv</i>
<i>Table des matières</i>	<i>v</i>
<i>Liste des tableaux</i>	<i>vi</i>
<i>Liste des figures</i>	<i>vii</i>
<i>Remerciements</i>	<i>viii</i>
<i>Introduction</i>	<i>1</i>
<i>Contexte linguistique dans lequel s'insèrent les immigrants</i>	<i>4</i>
<i>Bases théoriques et empiriques</i>	<i>9</i>
2.1. Survol des théories	<i>9</i>
2.1.1. Théorie du capital humain	<i>9</i>
2.1.2. Théorie des réseaux.....	<i>10</i>
2.2. Recension des écrits empiriques	<i>12</i>
<i>Méthodologie d'analyse</i>	<i>26</i>
3.1. Base de données.....	<i>26</i>
3.2. Méthode d'analyse	<i>30</i>
3.3. Opérationnalisation des données	<i>36</i>
<i>Résultats des analyses</i>	<i>52</i>
4.1. Durée des épisodes de non-emploi.....	<i>52</i>
4.2. Durée des épisodes d'emploi	<i>64</i>
<i>Conclusion</i>	<i>73</i>
<i>Bibliographie</i>	<i>76</i>

Liste des tableaux

Tableau I :	Revenu des groupes linguistiques pour les hommes natifs de la grande région métropolitaine de Montréal, 1970-1990	6
Tableau II :	Pourcentage de la main-d'œuvre de la région métropolitaine de Montréal selon le temps de travail en français, 1971-1989	7
Tableau III :	Nombre de cas sous étude pour l'accès à un emploi selon la fenêtre de début d'observation.....	37
Tableau IV :	Nombre de cas sous étude pour la sortie d'un emploi selon la fenêtre de début d'observation.....	41
Tableau V :	Description des groupes à risque d'accéder à un nouvel emploi selon la fenêtre de début d'observation (variables nominales)	53
Tableau VI :	Description des groupes à risque d'accéder à un nouvel emploi selon la fenêtre de début d'observation (variables métriques).....	54
Tableau VII :	Vitesse d'accès à un nouvel épisode d'emploi.....	55
Tableau VIII :	Description des groupes à risque de sortir d'un emploi selon la fenêtre de début d'observation (variables nominales)	65
Tableau IX :	Description des groupes à risque de sortir d'un emploi selon la fenêtre de début d'observation (variables métriques).....	64
Tableau X :	Vitesse de sortie d'un épisode d'emploi	67

Liste des figures

Figure 1 :	Effectifs sous observation dans l'enquête sur l'établissement des nouveaux immigrants selon la vague d'entrevue	27
Figure 2 :	Caractéristiques d'une courbe de survie	32
Figure 3 :	Fonctions de survie présentant la vitesse d'accès à un épisode d'emploi selon la fenêtre de début d'observation	40
Figure 4 :	Fonction de survie de Kaplan-Meier présentant la vitesse de sortie d'un épisode d'emploi selon la fenêtre de début d'observation.....	43

Remerciements

La rédaction de ce mémoire fut un exercice enrichissant qui n'aurait pu se concrétiser sans la participation et l'appui de nombreuses personnes. Je tiens d'abord à remercier mon directeur de recherche, Jean Renaud, qui a su me prodiguer de judicieux conseils tout au long de la réalisation de ce projet et qui a su me faire dédramatiser certaines situations par ses petites histoires de vie et sa bonne humeur contagieuse. Il m'a aussi offert de travailler dans un endroit chaleureux, le Centre d'études ethniques des universités montréalaises, où il a été possible de discuter et d'en apprendre davantage sur tout ce qui touche l'immigration et l'ethnicité. Je tiens à souligner l'apport du personnel du CEETUM pour les petits services rendus, mais aussi pour m'avoir permis de rester zen lors du vol de mon ordinateur.

Je tiens également à remercier mes collègues de travail (Karine, Michelle, Christine et Jean-François) avec qui j'ai apprivoisé les données de l'enquête sur l'établissement des nouveaux immigrants (ÉNI) et les méthodes d'analyses longitudinales. Avec eux, j'ai eu plusieurs débats théoriques et méthodologiques qui ont permis de faire avancer ma réflexion. Un merci tout spécial à Karine et Michelle pour avoir partagé avec moi les différentes étapes de la maîtrise, notamment les nuits blanches de rédaction et les multiples aventures en classe.

À un niveau plus personnel, j'aimerais remercier mon conjoint, Jonathan, pour sa présence, son oreille attentive et son soutien inestimable. Je tiens aussi à remercier mes amis, ma famille et ma belle-famille qui ont toujours été prêts à m'accueillir à tout moment de la journée pour me permettre de me changer les idées en leur bonne compagnie. Vous avez toujours crû en moi et vous m'avez encouragé à persévérer dans les moments difficiles. Ce fut très apprécié. Un merci tout spécial à Mélanie, à Stéphane, à Anne-Marie et à Mano pour m'avoir aidé en fin de parcours. Votre aide a été précieuse et je vous en suis reconnaissante.

Je tiens finalement à remercier le CRSH, le CEETUM et Immigration et Métropoles et le département de sociologie pour m'avoir offert un soutien financier au cours des dernières années. Ces fonds m'ont permis de me consacrer à temps plein à mes études et à la rédaction de mon mémoire de maîtrise.

Introduction

Les pays industrialisés ont de plus en plus recours à l'immigration pour accroître leur population totale et pour combler leurs besoins sur le marché du travail (OCDE, 2004). Le Québec suit cette tendance : l'immigration est en pleine croissance sur son territoire. Au cours des dix dernières années, le gouvernement québécois a accueilli plus de 320 000 immigrants, ce qui équivaut à une moyenne annuelle de 32 100 immigrants (MRCI, 2003a) et il planifie augmenter graduellement les volumes d'admission au cours des trois prochaines années pour que ceux-ci atteignent 48 000 admissions en 2007 (MRCI, 2004).

Il faut aussi remarquer que les sources d'immigration se sont beaucoup diversifiées au Québec depuis les années 60. Auparavant, une grande part des nouveaux arrivants provenait de l'Europe occidentale et de l'Europe centrale. Maintenant, les immigrants proviennent d'un peu partout à travers le monde. Entre 1998 et 2002, l'ensemble des immigrants qui ont été accueillis au Québec était constitué de 24,8 % immigrants européens, de 35,8 % immigrants asiatiques, de 24,2 % immigrants africains, de 14,9 % immigrants des Amériques et de 0,3 % immigrants de l'Océanie (MRCI, 2003b).

Dans un tel contexte, plusieurs chercheurs se questionnent sur le processus d'intégration des immigrants. Les immigrants doivent avoir la possibilité de participer à tous les aspects de la société, que ce soit au niveau social, économique et symbolique. Toutefois, ils sont confrontés à de nombreux défis d'adaptation lors de leur arrivée dans le pays d'accueil. Par exemple, ils doivent se trouver un nouveau logement et un nouvel emploi, se familiariser avec de nouveaux modes de vie et de nouveaux rôles sociaux, se reconstruire des réseaux sociaux pour échanger des services, des informations et du soutien. Un nouveau départ se réalise donc dans différentes sphères de vie de l'individu.

La connaissance de la langue du pays d'accueil est considérée comme un atout pour entreprendre une nouvelle vie en sol étranger. Elle est une garantie d'une meilleure intégration sociale et économique. D'ailleurs, les politiques de sélection du Québec favorisent les immigrants connaissant le français avant la migration. De telle sorte qu'entre 1993 et 2001, la proportion de nouveaux arrivants connaissant le français à leur arrivée en sol québécois est passée de 32,0 % à 49,1 % (MRCI, 2003b).

Les études antérieures ont démontré que la connaissance de la langue du pays d'accueil permet aux immigrants de toucher de meilleurs revenus et d'atteindre de meilleurs statuts occupationnels, mais elle n'est pas nécessairement associée à un accès plus rapide au marché de l'emploi ni à une durée plus longue en emploi. Les quelques travaux qui se sont penchés sur la question de l'obtention et de la conservation d'un emploi n'arrivent pas aux mêmes résultats de recherche. Dans le cadre de ce mémoire, nous nous proposons d'étudier plus en détail cette relation entre la langue et la capacité des immigrants à se trouver un emploi et à le conserver.

Dans le premier chapitre de ce mémoire, nous présenterons le contexte linguistique dans lequel les immigrants s'insèrent à leur arrivée au Québec. Cette partie permettra de situer notre étude, mais aussi de faire ressortir un premier intérêt à notre étude : celui de mieux comprendre l'importance du français et de l'anglais sur le marché du travail québécois en regard des comportements d'une cohorte d'immigrants installés à Montréal.

La recension des écrits portant sur la langue et l'emploi sera ensuite présentée dans le deuxième chapitre. La théorie du capital humain nous permettra d'abord d'explorer la relation entre les compétences langagières et la situation des immigrants sur le marché du travail. L'effet de la langue sera ensuite envisagé sous l'angle de la théorie des réseaux. Après quoi, les différentes études empiriques qui découlent de ces théories seront présentées. Cette partie fera ressortir un second intérêt à notre étude : celui de mieux comprendre les mécanismes qui sont à l'œuvre dans le positionnement des immigrants sur le marché du travail à l'aide des deux théories annoncées ci-haut.

Une des principales difficultés des études antérieures est d'avoir appréhendé le phénomène de façon statique, ce qui pourrait expliquer pourquoi certaines études constatent un effet de la langue et d'autres n'en constatent aucun sur l'obtention et la conservation des emplois. Or, l'établissement en emploi est un processus dynamique qui n'est pas fixé à un moment précis dans le temps et les connaissances linguistiques des immigrants peuvent aussi évoluer au fil de l'établissement. Il est ainsi possible d'imaginer que l'effet de la langue varie selon le temps écoulé depuis l'arrivée dans le pays d'accueil. Cette hypothèse a déjà été étudiée dans le passé, mais en se limitant aux trois premières années d'établissement (Lebeau et Renaud, 2002). Les résultats de cette recherche révélaient un effet inconstant de la langue sur

la durée des épisodes d'emploi et sur la durée des épisodes de non-emploi. Le but de notre analyse consiste à examiner ce qui arrive à moyen terme : que se passe-t-il sur une période trois fois plus longue? La langue a-t-elle toujours un effet inconstant sur le positionnement des immigrants sur le marché du travail? En même temps, nous en profiterons pour explorer si l'effet de la langue varie au cours d'une période d'emploi ou d'une période de recherche d'emploi.

Pour vérifier les effets de la langue sur la durée des épisodes d'emploi et la durée des épisodes sans emploi, nous utiliserons une base de données longitudinales portant sur les dix premières années d'établissement d'une cohorte d'immigrants arrivés au Québec en 1989 et les techniques de l'analyse de survie (table de survie et régression de survie par morceaux). Cette base de données, les variables envisagées et la méthode d'analyse seront détaillées dans le troisième chapitre. Les résultats qui découlent de nos analyses seront présentés et interprétés dans le quatrième chapitre.

Contexte linguistique dans lequel s'insèrent les immigrants

Bien qu'elle ne soit pas tout à fait unique, la situation sociolinguistique de Montréal en fait un microcosme original à travers lequel peuvent être étudiés les mécanismes linguistiques influençant les trajectoires professionnelles des immigrants.

Au Canada, il y a deux langues officielles : l'anglais et le français. Une distinction doit toutefois être faite entre la situation démolinguistique du Québec et celle du reste du Canada. Selon les données du recensement canadien de 2001¹, 94,6 % de la population québécoise connaît le français, alors que 45,6 % connaît l'anglais. Dans le reste du Canada, la situation est complètement différente : 97,8 % connaissent l'anglais et 10,8 % le français. Il faut dire qu'au Québec, 81,4 % de la population est de langue maternelle française, 8,3 % de langue maternelle anglaise et 10,3 % d'une autre langue maternelle, alors que dans le reste du Canada, 4,4 % de la population est de langue maternelle française, 73,8 % de langue maternelle anglaise et 20,4 % d'une langue maternelle tierce. Le français est donc la langue majoritaire au Québec, mais minoritaire dans le reste du Canada (et dans l'ensemble de l'Amérique du Nord), où l'anglais y est majoritaire.

Dans la région métropolitaine de Montréal, les caractéristiques linguistiques diffèrent sensiblement de celles de l'ensemble du Québec. Selon les données censitaires de 2001, 90,1 % de la population de la région métropolitaine de recensement de Montréal connaît le français et 60,6 % connaît l'anglais. Ces données censitaires révèlent aussi qu'il y a une plus petite proportion de personnes dont la langue maternelle est le français (68,1 %), et une plus grande proportion de personnes dont la langue maternelle est l'anglais (12,8 %) ou une langue tierce (19,1 %). Ces différences s'expliquent par le fait que Montréal est le lieu traditionnel de concentration des anglophones et le lieu privilégié d'établissement des nouveaux immigrants.

¹ Calculs faits par l'auteure à partir des données du recensement canadien de 2001, compilées par Statistique Canada. Pour les données sur la langue maternelle, les déclarations doubles ou multiples ont été réparties de manière égale entre les langues maternelles mentionnées. Alors que pour les données sur les connaissances linguistiques, chaque langue connue a été comptabilisée une fois. De cette façon, un bilingue français-anglais a été compté une fois pour la connaissance du français et une fois pour la connaissance de l'anglais.

Les nouveaux immigrants qui s'installent dans la grande région métropolitaine de Montréal peuvent donc avoir à utiliser le français, l'anglais ou une autre langue dans leurs interactions sociales quotidiennes.

Avant les années 60, c'était l'anglais qui jouait un rôle attrayant auprès des immigrants. D'une part, la communauté francophone du Québec était refermée sur elle-même. Les écoles francophones catholiques, pour des raisons religieuses, arboraient des réticences à accepter les immigrants et les enfants d'immigrants dans ses institutions d'enseignement. Les immigrants et leurs enfants devaient plutôt s'orienter vers les écoles anglophones protestantes (Rocher, 1992). D'autre part, la langue française avait un pouvoir d'attraction moindre auprès des nouveaux venus. Le Canada était d'abord présenté aux nouveaux immigrants par les services du gouvernement fédéral comme étant un pays anglophone. Pour atteindre un niveau de vie dont ils avaient rêvé en venant au Canada, les immigrants avaient perçu qu'ils devaient apprendre l'anglais et s'intégrer à la communauté anglophone afin d'améliorer leurs chances sur le marché du travail. L'anglais était la langue de l'économie. Historiquement, l'économie et les entreprises québécoises avaient tendance à être contrôlées par une bourgeoisie d'affaires anglophone qui était numériquement minoritaire. En 1972, le rapport de la Commission d'enquête sur la situation de la langue française et sur les droits linguistiques, dite Commission Gendron, a d'ailleurs démontré que les francophones unilingues avaient des emplois moins rémunérés et des statuts occupationnels moins élevés que les francophones bilingues et les anglophones.

L'observation de ces inégalités entre les francophones et les anglophones, ainsi que le choix des immigrants allophones d'envoyer leurs enfants dans les écoles anglophones (qui soulève la crainte d'une minorisation croissante des francophones au sein du Québec même) ont amené le gouvernement québécois à faire des pressions sur le gouvernement fédéral pour prendre en charge la sélection, l'accueil et l'intégration des immigrants sur son territoire, mais aussi à adopter une série de mesures législatives à partir des années 70 pour s'assurer que le français soit « *la langue de l'État et de la loi, aussi bien que la langue normale et habituelle de*

*travail, de l'enseignement, des communications, du commerce et des affaires*²». On veut ainsi reconnaître le droit aux travailleurs francophones d'utiliser leur langue au travail, mais aussi s'assurer que les immigrants vont s'intégrer à la communauté francophone du Québec.

Ces mesures législatives ont eu des répercussions positives sur le statut de la langue française dans les milieux de travail. Selon le rapport du comité interministériel sur la situation de la langue française au Québec (1996), la situation des francophones s'est améliorée depuis les années 70. Les travailleurs de langue maternelle française occupent maintenant une plus large part des postes prestigieux (administrateurs, professionnels et techniciens) et ils font leur marque dans le secteur financier, les services aux entreprises et les industries de pointe. De plus, il ressort que les disparités salariales jadis défavorables aux francophones ont été réduites. Les analyses menées par le comité interministériel sur la situation de la langue française (tableau I) démontrent que l'appartenance à une communauté anglophone tend malgré tout à procurer les meilleurs revenus, mais l'écart de revenus entre les groupes linguistiques s'est beaucoup amenuisé avec le temps. Le marché du travail ne semble plus être structuré de telle sorte que les francophones se trouvent au bas de l'échelle et les anglophones en haut de l'échelle. L'écart le plus grand se trouve maintenant entre les francophones unilingues et les francophones bilingues.

Tableau I : Revenu des groupes linguistiques relativement aux francophones unilingues, ajustés par la scolarité, l'état matrimonial, le nombre de semaines travaillées, *pour les hommes natifs, âgés de 15 à 64 ans, de la grande région métropolitaine de Montréal, travaillant à temps plein, sans fréquentation scolaire, 1970-1990*

Groupes linguistiques	Année	1970	1980	1990
Francophone unilingue		100	100	100
Francophone bilingue		108	105	107
Anglophone unilingue ou bilingue		116	106	103

Source : Le français langue commune : enjeu de la société québécoise, Rapport du comité interministériel sur la situation de la langue française, Québec, Publication du Québec, 1996, 316 p., tableau 2.8.

² Tiré du préambule, Charte de la langue française, Lois refondues du Québec, chapitre C-11, Éditeur officiel du Québec, 1987.

Les lois linguistiques du Québec ont aussi eu un impact sur les usages linguistiques au travail. D'après les données d'une enquête du Conseil de la langue française (tableau II), le pourcentage de la main d'œuvre montréalaise de langue maternelle française qui s'expriment en français dans 90 % et plus du temps de travail est passé de 52 % en 1971 à 63 % en 1989. Chez les travailleurs de langue maternelle anglaise, la proportion utilisant le français moins de 50 % de leur temps de travail a diminué de 86 % à 55 % en 1989. Dans le cas des travailleurs n'ayant ni le français ni l'anglais comme langue maternelle, la proportion utilisant le français moins de 50 % du temps de travail est passée de 58 % à 37 % en 1989. Ce dernier groupe de travailleurs, se trouvant en situation intermédiaire entre les deux groupes linguistiques dominants au Québec et étant majoritairement composé des immigrants et de leurs enfants, communique donc en français pendant plus de la moitié du temps de travail. Les données du dernier recensement canadien confirment cette tendance vers la généralisation de l'usage du français. En 2001, pour l'ensemble des travailleurs dont le lieu de travail est la Communauté urbaine de Montréal, le français est utilisé au travail par près de neuf personnes sur dix (Statistique Canada, 2003b).

Tableau II : Pourcentage de la main-d'œuvre selon le temps de travail en français, par la langue maternelle, secteur privé, Montréal métropolitain, 1971-1989

Temps de travail effectué en français	Langue maternelle des répondants								
	Français			Anglais			Autre		
	1971	1979	1989	1971	1979	1989	1971	1979	1989
90% et plus	52%	62%	63%	2%	4%	8%	17%	21%	24%
50 à 89%	36%	30%	30%	12%	24%	37%	25%	35%	39%
49% et moins	12%	8%	6%	86%	73%	55%	58%	44%	37%
Nombre de répondants	1043	2633	2389	427	524	432	229	426	390

Source : Conseil de la langue française, Direction des études et recherche, données d'enquête sur la langue de travail (1971, 1979, 1989)

Le français ne semble plus être confiné à la sphère privée au Québec. La connaissance du français donne maintenant accès à tous les types d'emploi et elle se révèle être un outil indispensable dans le travail au Québec, car le français est la principale langue utilisée dans les milieux de travail. Toutefois, l'accomplissement de certaines tâches dans les entreprises québécoises peut nécessiter la connaissance d'une autre langue que le français. L'usage de l'anglais comme langue de travail est

requis pour communiquer avec l'extérieur du Québec. Sur le plan international, l'anglais est considéré comme la langue des relations économiques et des relations politiques. L'anglais tend de plus en plus à être utilisé dans les relations internationales entre États, dans les organismes internationaux et dans les grandes réunions de concertation internationale. La langue anglaise s'est aussi imposée dans les nouvelles technologies des communications, dans les publications scientifiques et dans les produits culturels de grande consommation (le cinéma, la télévision et la chanson). À l'intérieur du Québec, et particulièrement dans la région montréalaise, l'anglais est aussi requis dans certains types de fonctions pour assurer les services publics, notamment les services de santé, à la minorité anglophone. Par conséquent, la connaissance des langues française et anglaise est valorisée sur le marché du travail québécois. Les immigrants se verront peut-être dans l'obligation de définir, au cours de leur établissement, une stratégie linguistique en fonction de leurs aspirations et de leurs activités professionnelles et personnelles.

L'intégration linguistique des immigrants devrait en principe se faire en français dans les milieux de travail. En pratique, les immigrants sont le plus souvent embauchés dans des petites entreprises de 50 employés ou moins (Renaud et al., 2001). À l'intérieur de ces petites entreprises, les pratiques linguistiques des travailleurs varient en fonction de la langue du propriétaire et selon la concentration de locuteurs d'une même langue dans le milieu de travail (Chénard et van Schendel, 2002). La langue dominante au travail pourrait ainsi ne pas être le français et l'immigrant pourrait ne pas s'intégrer à la communauté francophone par le biais du travail.

La situation sociolinguistique de Montréal offre donc aux nouveaux arrivants la possibilité de travailler dans différents univers linguistiques. Le gouvernement québécois a pour cible d'intégrer les nouveaux immigrants par le biais de la langue française, et ce, même si la langue anglaise conserve toujours un certain attrait sur le marché du travail. L'observation des effets des deux langues sur les cheminements professionnels des immigrants nous permettra de mesurer l'importance et l'impact du français et de l'anglais sur le marché du travail québécois.

Bases théoriques et empiriques

Ce deuxième chapitre est composé de deux sections. La première section fera un survol des théories expliquant l'impact de la langue sur l'établissement professionnel des immigrants. Sans prétendre à l'exhaustivité, seulement deux théories seront évoquées. La deuxième section présentera les différentes études découlant de ces théories, en mettant l'accent sur les recherches se rapprochant directement à notre sujet de recherche.

2.1. Survol des théories

2.1.1. Théorie du capital humain

L'approche traditionnelle pour étudier l'intégration des travailleurs sur le marché du travail est la théorie du capital humain, qui a été développée en partie par Gary Becker en 1964. Selon cette théorie, chaque individu peut faire le choix, à différents moments de sa vie, d'investir de son temps, de son argent et de ses énergies pour acquérir un capital humain – un ensemble de savoir-faire, de compétences générales ou spécifiques au marché du travail – par le biais d'une éducation, d'une formation ou d'une expérience dans le but d'améliorer son sort personnel sur le marché du travail. En retour, il s'attend à en recevoir des bénéfices intéressants sur le marché du travail en termes de statut d'emploi, de revenus et de productivité.

La connaissance linguistique constitue aux yeux de plusieurs économistes nord-américains (Breton, 1978, 1998 ; Grin et Vaillancourt, 1997 ; Chiswick et Miller, 2003) une forme de capital humain au même titre que la scolarité et l'expérience acquise au travail. Il s'agit d'un savoir-faire qui exige un investissement de temps et d'autres ressources pour l'acquérir et qui permet à la personne d'en recevoir des bénéfices sur le marché du travail.

Il faut toutefois noter que ce ne sont pas toutes les langues qui permettent à un individu de retirer des bénéfices. Certaines connaissances linguistiques sont plus recherchées que d'autres sur le marché du travail. Au niveau international, comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent, c'est la langue anglaise qui domine dans les communications de travail. Au niveau local, c'est la langue du

groupe linguistique dominant qui prévaut. Par conséquent, les immigrants qui connaissent la langue du pays d'accueil devraient, selon cette théorie, être favorisés dans leur établissement sur le marché du travail. Les différentes études empiriques qui découlent de la théorie du capital humain seront détaillées dans la seconde section de ce chapitre.

2.1.2. Théorie des réseaux

Avant de passer une entrevue qui permet à l'individu de faire valoir son capital humain auprès d'un employeur pour obtenir un emploi, il faut que la personne soit informée des offres d'emploi dans cette entreprise. Idéalement, tous les renseignements sur les offres d'emploi sur le marché du travail seraient connus par les chercheurs d'emploi. Dans les faits, ces renseignements circulent dans un environnement imparfait où les informations sont difficilement accessibles et inégalement partagées. Pour connaître les offres d'emploi, l'individu peut utiliser 3 stratégies différentes (Granovetter, 1995). Il peut solliciter directement des renseignements sur les emplois auprès des employeurs ou encore solliciter l'aide d'un intermédiaire tels que les agences d'emploi ou les journaux pour y avoir accès. Ces deux premières stratégies n'expliquent toutefois qu'une partie du recrutement. La troisième stratégie est de mobiliser les informations disponibles qui circulent dans les réseaux sociaux de la personne. Cette stratégie pour recueillir de l'information est d'ailleurs à l'origine d'un plus grand nombre d'embauches de travailleurs (Montgomery, 1991; Wial, 1991; Granovetter, 1995) et d'immigrants (Frijters, Shields et Wheatley Price, 2003; Hagan, 1998; Portes, 1995). Une théorie des réseaux a été développée par des sociologues à partir de cette idée.

Ces réseaux sociaux ne se sont pas créés à l'origine dans un contexte de recherche d'emploi, car ils réfèrent à l'ensemble des liens que la personne a établis au cours de sa vie avec les autres membres de sa famille, ses amis, ses collègues de travail ou sa communauté. La connaissance d'une langue permet aux membres d'un réseau de s'échanger des informations sur différents sujets. Toutefois, les informations sur les ouvertures d'emploi ne sont pas connues par tous les membres du réseau de l'individu. La circulation des informations dépend des circonstances et de la nature du lien qui unit le chercheur d'emploi et son contact personnel.

Granovetter (1973) distingue deux types de liens entre le chercheur d'emploi et son contact personnel selon la fréquence des rencontres, l'intensité émotionnelle, l'intimité et la réciprocité de la relation. Les liens forts sont des contacts fréquents et familiers avec des individus partageant des caractéristiques similaires. Ce sont habituellement des membres de la famille ou des amis proches, qui pour la plupart se connaissent entre eux. Les liens faibles impliquent plutôt des contacts peu fréquents avec des individus qui ont des caractéristiques différentes de celui du chercheur d'emploi. Ils réfèrent généralement aux contacts avec les collègues de travail ou les connaissances.

Les personnes qui ont désespérément besoin d'un nouvel emploi sont plus susceptibles que les autres d'utiliser les contacts familiaux que les contacts professionnels, les liens forts plutôt que les liens faibles (Granovetter, 1983). Ce qui est particulièrement le cas chez les jeunes travailleurs et les nouveaux immigrants (Carson, 1992 : cité dans Granovetter, 1995), qui en sont tous deux à leurs premiers pas sur le marché local de l'emploi et qui sont restreints par leurs réseaux sociaux peu développés. Différentes études ajoutent la communauté ethnique comme contact généralement utilisé par les immigrants pour se trouver un emploi en début d'établissement (Hagan, 1998; Goza et DeMaris, 2003; Nee et Sanders, 2001; Portes, 1995; Sassen, 1995). Selon Granovetter (1995), ces contacts familiaux et ethniques sont davantage motivés que les autres contacts à aider l'individu dans son insertion économique. Ils aideront le nouvel arrivant à s'insérer sur le marché du travail en lui fournissant des renseignements sur les mécanismes, les règles et le fonctionnement du marché du travail, mais aussi sur les possibilités d'emploi. Beaucoup d'immigrants se trouveront aussi à travailler dans les économies ethniques en début d'établissement, particulièrement si leurs compétences dans les langues du pays d'accueil sont faibles et si leur capital humain n'est pas reconnu (Nee, Sanders et Sernau, 1994).

Toutefois, l'information obtenue par le biais des liens forts risque d'être possédée par tous les membres appartenant à ce réseau de liens forts, ce qui peut amener à une certaine redondance avec le temps. L'intégration économique des immigrants à long terme dépend plutôt de leur capacité à développer un vaste réseau de liens faibles (Granovetter, 1995). Les liens faibles seront mieux appropriés pour établir un pont avec d'autres réseaux sociaux, et ainsi permettre l'accès à des informations nouvelles et à des ressources plus rares (Granovetter, 1973).

Au cours de l'établissement, les réseaux sociaux de l'immigrant seront appelés à se diversifier. Les immigrants ayant appris les langues officielles du pays d'accueil seront avantagés pour établir des contacts en dehors du cercle immédiat de la famille et de la communauté ethnique. La connaissance de la langue du pays d'accueil pourrait aider l'immigrant à circuler aisément dans les institutions de la société d'accueil. Que ce soit au travail, à l'école ou dans tout autre lieu public, l'usage effectif de cette langue facilite la communication et l'adhésion à un réseau social plus large, à une communauté de langue. Comme nous le verrons dans la prochaine section, peu d'études ont été recensées sur l'importance de la prise de contact avec le groupe linguistique dominant de la société d'accueil dans l'établissement professionnel des immigrants.

2.2. Recension des écrits empiriques

Plusieurs travaux empiriques se sont basés sur la théorie du capital humain pour étudier le lien entre la langue et le positionnement des immigrants sur le marché du travail au cours des trente dernières années. Les acquis de ces études, effectuées un peu partout à travers le monde, nous permettent de situer notre démarche de recherche. Dans cette section, nous verrons que différentes façons peuvent être utilisées pour mesurer le positionnement des immigrants sur le marché du travail. Une première série d'études présente l'approche usuelle adoptée par les chercheurs pour étudier l'impact de la langue sur le positionnement des immigrants sur le marché du travail, vu sous l'angle des revenus et des statuts occupationnels. La seconde série d'études aborde l'impact de la langue sur le positionnement des immigrants, mais vu sous l'angle de l'insertion et du maintien en emploi. Les quelques recherches recensées ayant étudié l'impact des réseaux sociaux structurés autour des langues du pays d'accueil seront présentées à ce moment-là.

1.2.1. Performance économique

La plupart des études consultées analysent l'effet de la connaissance linguistique sur le revenu et le statut occupationnel des immigrants. Étant donné que ce type d'approche n'est pas central à notre étude, seulement six études seront présentées.

Chiswick et Miller (1995) ont fait une comparaison de leurs analyses australienne, américaine, canadienne et israélienne qui portaient sur l'effet des habiletés linguistiques des immigrants (hommes âgés de 25 à 64 ans) sur leur revenu. Il ressort de leurs recherches que la connaissance de l'anglais à l'arrivée est associée à de meilleurs revenus pour les immigrants. Le revenu est encore plus élevé pour les jeunes immigrants, car ces derniers peuvent apprendre plus rapidement une nouvelle langue, de nouvelles habiletés et ils restent plus longtemps sur le marché du travail local que les immigrants plus âgés. Ils remarquent aussi que l'expérience de travail prémigratoire et la scolarité sont davantage valorisées en termes de revenus pour ceux qui connaissent la langue du pays d'accueil à l'arrivée. Toutefois, leurs recherches n'ont pas été en mesure d'analyser l'impact de l'acquisition de la langue du pays d'accueil en cours d'établissement, par ceux qui ne la connaissent pas du tout à l'arrivée, sur leur revenu.

Quelques années plus tard, Chiswick et Miller (1999) étudient de nouveau la question, mais cette fois-ci en étudiant uniquement les immigrants masculins provenant de pays non anglophones qui se sont installés au Canada. À partir des données censitaires canadiennes de 1991, leurs analyses révèlent que le degré d'utilisation de la langue est associé à des niveaux de revenus différents. Les immigrants ne connaissant ni le français ni l'anglais ont les revenus les plus bas. Les immigrants connaissant l'anglais et/ou le français, mais utilisant une autre langue à la maison sont associés à des revenus intermédiaires. Ceux qui détiennent les revenus les plus élevés sont ceux qui connaissent l'anglais et/ou le français et qui utilisent l'une ou l'autre de ces deux langues à la maison.

Dans son étude sur l'intégration économique et sociale des immigrants russes en Israël, Remennick (2004) utilise les données d'un sondage fait en 2001 auprès d'un échantillon représentatif d'immigrants russes arrivés après 1989 en Israël. Ces analyses retrouvent la même association que Chiswick et Miller entre la langue et les revenus : ceux qui ont une meilleure connaissance de l'anglais et de l'hébreu ont des revenus élevés. Remennick constate en plus une relation forte entre le fait d'occuper un emploi spécialisé et le fait de mieux connaître l'hébreu et l'anglais. Ces données lui permettent par ailleurs d'aller plus loin dans l'analyse en apportant une distinction de l'effet de la langue selon le type d'usage : la production orale et la compréhension orale sont plus fortement corrélées à une mobilité sociale ascendante que la production écrite et la compréhension écrite. Selon l'auteure, cette différence

s'expliquerait par le fait que la connaissance orale d'une langue est davantage nécessaire pour se créer des contacts dans les milieux de travail, pour mettre en valeur son potentiel et pour négocier de meilleures conditions de travail. Remennick souligne toutefois une limite à ces types d'analyse : la causalité des événements entre les habiletés linguistiques et les performances économiques des immigrants est difficile à connaître. On peut se demander si ce sont les habiletés linguistiques qui permettent l'accès à de meilleurs revenus ou les revenus qui permettent l'acquisition de meilleures connaissances linguistiques.

D'autres études se sont intéressées à la performance économique en termes de mobilité occupationnelle. Green (1999) examine la distribution occupationnelle des immigrants à partir de deux bases de données canadiennes. Il a sélectionné dans les données censitaires canadiennes de 1981, 1986 et 1991 les immigrants masculins arrivés au Canada entre l'âge de 20 à 64 ans après 1973 et qui étaient âgés de moins de 64 ans lors du recensement. Il utilise aussi les informations de Citoyenneté et Immigration Canada sur tous les immigrants arrivés au Canada entre 1973 et 1991. Les immigrants « économiques », c'est-à-dire ceux qui ont été sélectionnés pour leur profil prometteur (niveau d'éducation élevé, connaissance du français et de l'anglais à l'arrivée, expérience de travail prémigratoire) sur le marché du travail, ont plus de chances d'occuper une profession spécialisée que les autres immigrants. Les immigrants se retrouvent davantage à travailler dans les industries manufacturières et ceux qui parlent ni le français ni l'anglais à l'arrivée ont par la suite plus de difficulté à sortir de ce type d'emploi que les autres immigrants.

Chiswick, Lee et Miller (2003) examinent un modèle théorique de la mobilité occupationnelle à partir d'une enquête longitudinale sur les immigrants en Australie. Leur échantillon s'est restreint uniquement aux immigrants âgés entre 15 et 64 ans qui avaient détenu un emploi avant la migration et qui ont un emploi lors des trois vagues d'entrevue. Conformément au modèle théorique, les auteurs constatent un schéma en U de changements de profession entre l'emploi occupé avant la migration et celui occupé après trois années et demie de présence en Australie. Les immigrants expérimentent d'abord une mobilité professionnelle descendante avec leur premier emploi en Australie, car ils auront de la difficulté à faire reconnaître le capital humain acquis dans leur pays d'origine. Avec le temps, ils vont investir du temps pour acquérir un capital humain crédible au pays d'accueil; ce qui leur permet par la

suite de vivre une mobilité occupationnelle ascendante. Cependant, Chiswick et Miller observent des variations à la forme du U selon certaines caractéristiques des immigrants. Par exemple, la base du U est moins prononcée pour les immigrants provenant de pays similaires à l'Australie (États-Unis, Canada, Irlande, Grande-Bretagne) que pour ceux provenant de pays divergeant davantage par la langue, les pratiques professionnelles et la structure du marché du travail, car les immigrants ont moins de difficulté à faire reconnaître sur le marché du travail local leur capital humain acquis dans leur pays d'origine. La forme du U varie aussi selon la catégorie d'admission des immigrants : les réfugiés auront une courbe plus prononcée de mobilité occupationnelle descendante/ascendante que les immigrants de la catégorie « famille » et « économique » dans le nouveau pays. Ces auteurs n'ont toutefois pas été en mesure de vérifier directement le lien entre la langue et la mobilité occupationnelle des travailleurs immigrants dans cette étude.

L'étude de Kossoudji et Cobb-Clark (1996), portant sur les travailleurs latino-américains non autorisés qui ont reçu leur statut de résidence temporaire avant 1986 aux États-Unis, révèle une corrélation forte entre l'acquisition des habiletés linguistiques et d'une expérience de travail dans le pays d'accueil avec la mobilité occupationnelle ascendante de ces travailleurs. Elles observent aussi le schéma en U dans la mobilité occupationnelle de ces travailleurs illégaux. Toutefois, nous ne savons pas si l'acquisition des habiletés linguistiques influe sur la mobilité occupationnelle des autres groupes d'immigrants.

Ces chercheurs arrivent tous au même constat : la connaissance de la langue du pays d'accueil est associée à de meilleurs revenus, à de meilleurs statuts socioprofessionnels et à une mobilité occupationnelle ascendante pour les immigrants. Il faut souligner aussi que la langue n'est pas le seul mécanisme qui influence la performance économique des immigrants. Deux autres éléments du capital humain (l'expérience de travail et l'éducation), ainsi que l'âge, la catégorie d'admission³ et la durée de résidence peuvent l'expliquer.

³ Les immigrants se répartissent entre trois grandes catégories d'admission : indépendant, famille et réfugié. Nous y reviendrons plus en détail ultérieurement.

Derrière les niveaux de revenu et de statut occupationnel, ces études semblent d'emblée tenir pour acquis que la connaissance de la langue du pays d'accueil permet à l'immigrant de s'insérer facilement dans les meilleurs emplois et de les conserver plus longtemps. Selon Lebeau et Renaud (2002), le raisonnement est correct, mais indirect. Avant d'obtenir un bon emploi rémunéré, il faut d'abord être en mesure d'obtenir un emploi et de le conserver. Par conséquent, il y a lieu de se demander si la connaissance d'une langue, en tant qu'élément du capital humain, a un effet sur les processus d'insertion et de maintien en emploi des immigrants. Nous nous intéresserons particulièrement à ces deux processus dans le cadre de ce mémoire.

1.2.2. Insertion et maintien en emploi

Les études scientifiques traitant précisément de l'impact de la langue sur l'insertion et la conservation des emplois sont relativement rares. Nous verrons d'ailleurs qu'il est difficile de cerner clairement le rôle de la langue dans ces études. La plupart des études recensées mesurent l'insertion en emploi avec le taux de chômage et avec le taux d'emploi. Très peu d'études l'ont étudiée de façon différente. Nous présentons les résultats et les limites des recherches recensées.

Miller et Neo (1997) étudient les probabilités d'*être au chômage* en Australie à partir des données du recensement de 1991. Ils ont séparé la population en trois groupes : les natifs, les immigrants provenant de pays anglophones et les immigrants provenant de pays non anglophones. Leurs analyses révèlent que les principaux facteurs influençant les succès sur le marché du travail australien sont le niveau de scolarité, l'âge et les expériences de travail. Pour les immigrants provenant de pays non anglophones, il faut ajouter qu'une faible connaissance de l'anglais augmente significativement les chances d'être au chômage. Ce qui n'est pas le cas pour les natifs et les immigrants provenant de pays anglophones.

Duvander (2001), quant à elle, ne remarque aucun effet significatif d'une très bonne connaissance du suédois ni des autres éléments du capital humain sur la probabilité d'*être au chômage* pour les immigrants en Suède en 1993. Son étude révèle toutefois que les immigrants ayant une éducation suédoise et connaissant le suédois sont souvent surqualifiés pour les emplois qu'ils occupent.

Les premières données de l'enquête longitudinale sur les immigrants du Canada (Statistique Canada, 2003a) dévoilent que la compétence linguistique influe sur le fait d'*être en emploi* ou non. Après 6 mois d'établissement pour une cohorte d'immigrants arrivés en 2001, 52 % des immigrants âgés de 25 à 44 ans qui parlent le français ou l'anglais ont un emploi, comparativement à 33 % des immigrants du même âge qui ne parlent aucune des deux langues officielles du Canada et qui ont un emploi.

Wooden (1991) utilise les données de 1991 du bureau de statistique australien pour explorer le rôle de l'anglais sur la participation des immigrants sur le marché du travail. Ces analyses révèlent, après avoir contrôlé les effets de l'âge, du sexe, de l'éducation, de la durée de séjour en Australie et de l'expérience de travail prémigratoire, que les nouveaux réfugiés ont moins de chance d'*être en emploi* que les autres immigrants. Cette différence s'explique par le fait que les réfugiés ont une moins bonne connaissance de l'anglais que les autres immigrants. Avec le temps, l'écart s'amenuise pour l'ensemble des femmes réfugiées, tandis que pour les hommes réfugiés, cet écart diminue uniquement pour ceux ayant une bonne connaissance de l'anglais.

Dustmann et Fabbri (2003), qui étudient aussi les probabilités d'*être en emploi*, mais en utilisant les données de deux récents sondages en Grande-Bretagne et en ciblant uniquement les immigrants de minorités visibles, arrivent à des résultats similaires après avoir contrôlé les effets des caractéristiques démographiques et du capital humain ainsi que les effets des caractéristiques familiales (état civil, présence d'enfants, conjoint en emploi). Les habiletés en anglais des immigrants augmentent de façon significative les probabilités d'être en emploi lors de la passation des deux sondages en Grande-Bretagne entre 1993 et 1995.

Majka et Mullan (1992) utilisent les données recueillies mensuellement entre 1987 et 1988 par l'État de l'Illinois pour étudier l'impact de différentes caractéristiques sociodémographiques et contextuelles sur les probabilités d'*être en emploi* des réfugiés, âgés de plus de 15 ans, installés dans la grande région métropolitaine de Chicago aux États-Unis. Les auteurs feront une comparaison de genre des probabilités d'être en emploi pour les réfugiés tout en définissant autrement l'insertion en emploi. La raison pour laquelle ils définissent différemment l'insertion en emploi vient d'une lacune observée dans les recherches antérieures sur le sujet. Selon les auteurs, les autres recherches définissent de façon inadéquate les

problèmes d'emploi des immigrants en observant le statut d'activité des immigrants à un point donné dans le temps. Or, la situation des immigrants sur le marché du travail change au fil du temps. Les immigrants entrent et sortent des emplois. De plus, les transitions non-emploi/emploi et emploi/non-emploi peuvent avoir lieu à des moments différents pour chaque immigrant. Pour prendre en considération les allées et venues en emploi des immigrants, Majka et Mullan étudient la probabilité d'avoir un emploi durant une année donnée plutôt qu'à un point plus précis tel qu'une journée, une semaine ou un mois particulier. Leurs résultats d'analyse révèlent que la maîtrise de la langue anglaise augmente les probabilités pour les hommes réfugiés d'avoir un emploi durant l'année d'enquête. Dans le cas des femmes réfugiées, la langue anglaise a un effet inattendu sur la probabilité d'avoir un emploi : les réfugiées qui maîtrisent l'anglais ont moins de chances d'avoir un emploi durant l'année d'enquête que celles qui ne connaissent pas du tout la langue. Ces derniers résultats contredisent la théorie du capital humain, car une relation inverse aurait été attendue entre la langue et le fait d'être en emploi. Majka et Mullan avancent deux hypothèses pour expliquer ce résultat surprenant dans le cas des femmes réfugiées. D'un côté, il se peut que les réfugiées se retrouvent à travailler dans des emplois n'ayant aucune exigence linguistique. D'un autre côté, il se peut que les réfugiées connaissant la langue anglaise se retrouvent sans emploi pour des raisons socio-culturelles ou à cause de barrières structurelles sur le marché du travail.

Dans cette même étude, Majka et Mullan (1992) ont été plus loin que les autres études pour comprendre les expériences de travail des réfugiés en s'intéressant à leurs différentes initiatives professionnelles en cours d'établissement, car on sait peu de chose sur ce qui se passe après le premier emploi et encore moins sur les mesures prises par les immigrants pour conserver et sécuriser leur emploi. Selon les auteurs, la meilleure option est de suivre la progression des immigrants à l'intérieur d'un emploi, et aussi de plusieurs emplois au fil du temps pour mieux comprendre les modèles d'intégration économique des immigrants. Pour ce faire, ils ont créé deux variables dépendantes pour mesurer la participation des réfugiés sur le marché du travail durant les années 1987-1988. La première variable indique si les réfugiés ont conservé ou non le même emploi durant au moins 90 jours. Elle mesure la stabilité en emploi des réfugiés. La deuxième variable mesure la rétention en emploi en indiquant si les réfugiés ont travaillé ou non pendant au moins 90 jours consécutifs après un placement initial, et ce, peu importe le nombre d'emplois occupés. Leurs

résultats d'analyse révèlent une fois de plus l'importance de la langue dans les expériences de travail des réfugiés. Les hommes maîtrisant la langue anglaise, et ce, peu importe le niveau de maîtrise de la langue, ont davantage de chances d'avoir conservé pendant 90 jours le même emploi ou plusieurs emplois que ceux ne connaissant pas du tout cette langue. Pour les femmes, l'effet de la langue est moins présent. Les auteurs indiquent que ces résultats pourraient être dus au fait que plusieurs femmes occupent des emplois ne nécessitant pas la connaissance de l'anglais.

La première série d'étude a démontré que la connaissance de la langue du pays d'accueil permet aux immigrants de toucher de meilleurs revenus et d'atteindre de meilleurs statuts occupationnels. Intuitivement, un effet semblable était attendu en ce qui concerne l'insertion et la conservation des emplois, mais il ressort des résultats mitigés des études portant sur l'impact de la langue sur le taux de chômage et le taux d'emploi des immigrants. Quelques études empiriques tendent à démontrer que la connaissance de la langue du pays d'accueil a un effet important sur le fait d'être en emploi pour les immigrants (Dustmann et Fabbri, 2003 ; Miller et Neo, 1997), tandis que d'autres études ne signalent aucune trace évidente de l'effet de la langue sur la situation des immigrants sur le marché du travail (Duvander, 2001 ; Majka et Mullan, 1992 ; Wooden, 1991).

Nous croyons que la compétence linguistique a un effet sur l'insertion et la conservation des emplois des immigrants, mais que les études présentées jusqu'ici l'ont insuffisamment démontré. Une des principales lacunes des études recensées est d'avoir une conception assez restreinte de l'accès en emploi. Notre compréhension de l'établissement professionnel demeure limitée aux taux d'activité et aux taux de chômage à un point donné dans le temps. Au mieux, elles prélèvent un même indicateur à deux ou trois moments dans le temps ou elles observent si les immigrants ont accédé ou non à un emploi durant une période de temps. Or, l'établissement en emploi est un processus dynamique où les immigrants entrent et sortent des emplois à divers moments dans le temps. Leur cheminement professionnel n'est jamais fixé pour toujours et il dépend de différents facteurs (âge, sexe, expérience de travail, connaissance linguistique, etc.). Il est possible d'imaginer que l'effet de la langue varie au cours de l'établissement de l'immigrant sur le marché de l'emploi. Une lecture statique, telle que prise par les études mentionnées précédemment, ne peut rendre compte de la dynamique du phénomène, car il est

difficile de connaître le moment exact où a eu lieu l'insertion en emploi et le moment exact où l'immigrant se retrouvera sans emploi. Les études antérieures ne permettent qu'une compréhension partielle de l'effet de la langue sur l'établissement professionnel des immigrants. Seule l'utilisation de données longitudinales et d'une méthode d'analyse dynamique peut contourner cette limite des recherches antérieures sur l'insertion et la conservation des emplois.

Actuellement, nous ne recensons que trois études qui ont étudié l'impact de la langue sur l'établissement en emploi des immigrants d'une telle façon. Ces études, qui se rapprochent davantage de notre objet d'étude, se sont intéressées aux rôles des langues sur la vitesse de transition d'un état sans emploi à celui en emploi ou sur la vitesse de transition d'un état en emploi à celui sans emploi.

Commençons par l'étude de Goza et De Maris (2003). Ils ont étudié la vitesse de sortie d'un épisode de chômage à partir de données rétrospectives recueillies au début des années 90 sur les cheminements en emploi des immigrants brésiliens qui étaient installés dans une ville de taille moyenne des États-Unis et dans la région de Toronto au Canada. Leurs résultats d'analyse révèlent que l'insertion en emploi n'est pas facile pour les immigrants, en particulier pour les femmes immigrantes, les immigrants âgés et ceux ayant peu d'éducation. Ils observent aussi un résultat surprenant entre la langue et la durée des épisodes de chômage : les immigrants brésiliens qui connaissent bien, très bien ou couramment l'anglais à leur arrivée sortent plus lentement des épisodes de chômage que ceux qui connaissent peu ou pas du tout l'anglais. Avec la théorie du capital humain, la relation inverse aurait été attendue entre la langue et la durée de l'épisode de chômage.

Cette première étude suscite certaines critiques. Goza et De Maris ont inclus dans la même analyse tous les épisodes de chômage qu'un immigrant peut avoir vécu depuis son arrivée dans le pays d'accueil. Ce faisant, on perd de vue la spécificité de chaque immigrant dans l'analyse. Soulignons également que les propos de Goza et De Maris se sont concentrés uniquement sur la réalité vécue par les immigrants brésiliens. Nous pouvons nous demander si des résultats semblables auraient pu être trouvés pour l'ensemble des immigrants. Une distinction pourrait aussi être apportée selon le moment d'arrivée des immigrants dans le pays d'accueil. Les comportements des immigrants sur le marché du travail peuvent varier fortement

d'une cohorte d'arrivée à une autre, car elles peuvent avoir des histoires différentes de migration. De plus, la langue pourrait avoir un effet différent selon le moment où débute l'épisode de chômage suivant l'arrivée des immigrants dans le pays d'accueil.

Renaud (1992) a centré son analyse sur la première année d'établissement d'une cohorte de nouveaux immigrants arrivés au Québec en 1989. Il cherche à discerner si la connaissance du français et de l'anglais à l'arrivée et les formations linguistiques suivies ont un impact sur l'accès à un premier emploi au Québec. Les résultats d'analyse révèlent que, après avoir contrôlé les effets de l'âge, du sexe, de la catégorie d'admission, du nombre d'années de scolarité et du fait d'avoir ou non une expérience de travail prémigratoire, aucun effet significatif de la connaissance des langues du pays d'accueil ni de son apprentissage pendant l'établissement sur la vitesse d'accès à un premier emploi. La langue exerce néanmoins une action. Les immigrants qui suivent des cours professionnels à temps partiel en français, des cours réguliers à temps plein en anglais ou des cours dans des centres d'orientation et de formation des immigrants en français accèdent plus rapidement à un premier emploi. Ces deux derniers cours, n'étant pas à la base des cours de langues, pourraient aider les immigrants à s'intégrer dans l'une des deux communautés linguistiques dominantes du Québec et ces dernières auraient des répercussions positives sur la mise en emploi des immigrants sur le marché du travail local. Cette étude met également en évidence le rôle de la prise de contact avec les réseaux sociaux structurés autour de la langue. Cette distinction entre la connaissance de la langue et l'intégration à des réseaux sociaux structurés autour de la langue passerait inaperçue dans un contexte unilingue, ce qui n'est pas le cas de la présente étude.

Cette courte période de l'étude de Renaud (1992) ne permet de voir à l'œuvre que les facteurs qui ont un effet rapide et à court terme sur la mise en emploi des immigrants. Lebeau et Renaud (2002) ont repris cette étude, mais cette fois-ci en étudiant les vitesses d'accès et de sortie des trois premiers emplois des immigrants à partir des données longitudinales portant sur leurs trois premières années d'établissement au Québec depuis 1989. Dans cette recherche, les auteurs distinguent deux modalités d'action de la langue : la compétence langagière des immigrants et les réseaux sociaux structurés autour de la langue. Pour représenter la première modalité d'action de la langue dans leurs analyses, deux variables indépendantes indiquent si l'immigrant connaît ou non les langues du pays d'accueil (français,

anglais) lors de leur arrivée au Québec. En ce qui concerne la deuxième modalité d'action de la langue, Lebeau et Renaud ont construit un indicateur linguistique à partir de la séquence des langues utilisées dans les emplois précédents de l'immigrant au Québec. Selon eux, les séquences « premier emploi en français, deuxième emploi en français et troisième emploi en français » ou « premier emploi en anglais, deuxième emploi en anglais et troisième emploi en anglais » caractérisent les immigrants qui circulent aisément dans les institutions d'une communauté linguistique. Ils imaginent que les répondants se sont créés des réseaux sociaux par le biais d'une langue. Dans le cas des immigrants qui n'ont pas des séquences uniformes dans une langue (français, anglais, français; anglais, autre langue, française; etc.), l'intégration à une communauté linguistique n'est pas assurée par le biais du travail. Soulignons aussi que pour bien faire ressortir le rôle des langues sur la mobilité et la stabilité en emploi des immigrants, différentes caractéristiques prémigratoires telles que l'âge, le sexe, la scolarité, l'expérience de travail et la catégorie d'admission sont contrôlés dans chacun de leurs modèles d'analyse.

Il ressort de cette étude que la langue n'a aucun effet sur la vitesse d'accès aux trois premiers emplois. Ni la connaissance des langues du pays d'accueil, ni les réseaux sociaux qui se structurent autour de la langue de travail ne semblent avoir un impact significatif sur le processus d'insertion en emploi des immigrants. Les caractéristiques les plus avantageuses sur le marché du travail semblent plutôt être le fait d'être jeune et le fait d'avoir une expérience de travail prémigratoire, qui permettent un accès plus rapide à un deuxième et à un troisième emploi.

Par contre, leurs résultats d'analyse révèlent un effet de la connaissance du français sur la durée des épisodes d'emploi qui se modifie selon le rang de l'emploi étudié. Les immigrants qui connaissent cette langue à leur arrivée sortent plus rapidement de leurs deux premiers emplois, mais ils conserveront plus longtemps leur troisième emploi que les immigrants qui ne connaissent pas le français à leur arrivée. En d'autres mots, la connaissance du français augmente la circulation entre les emplois pendant le début de l'établissement pour permettre d'atteindre subséquemment la stabilisation en emploi. Il apparaît toutefois que cet effet de la langue est davantage lié à la prise de contact avec le groupe linguistique majoritaire du Québec qu'à la compétence langagière elle-même dans le cas du troisième emploi. Après avoir ajouté la durée de l'expérience de travail au Québec et les séquences de langues de travail homogènes dans l'équation, l'effet de la

connaissance du français sur la durée du troisième emploi disparaît au profit du nouvel indicateur linguistique. Autrement dit, la stabilité en emploi du troisième emploi ne dépend pas de la compétence langagière de l'immigrant, mais plutôt du fait d'avoir travaillé en français lors des deux précédents emplois et de travailler en français dans ce troisième emploi.

En utilisant des données longitudinales et une méthode d'analyse dynamique, ces dernières études ont démontré que la langue n'a pas un effet uniforme sur l'insertion et la conservation des emplois des immigrants. L'impact de la langue dépend de la progression de l'immigrant dans son établissement en général et en emploi. Les deux dernières études ont aussi été en mesure de distinguer les effets de deux réalités linguistiques (la compétence linguistique et les réseaux sociaux structurés autour de la langue) sur la situation en emploi des immigrants en focalisant leur attention sur une seule cohorte d'immigrants installés dans une région bilingue. En privilégiant de telles approches et avec les résultats obtenus, les études de Renaud (1992) et de Lebeau et Renaud (2002) ont été en mesure d'aller au-delà des limites observées dans les études antérieures et d'apporter un regard nouveau en ce qui concerne le rôle de la langue sur la situation en emploi des immigrants. Notre mémoire se trouve dans la lignée de ces deux études.

Il reste à vérifier si le modèle d'évolution de la langue, observé par Lebeau et Renaud (2002) continue au-delà de la troisième année d'établissement. Après quelques années d'établissement, est-ce que la langue a toujours un non-impact sur l'insertion en emploi? Est-ce que la langue permet de stabiliser les emplois à plus long terme? L'enquête ÉNI, utilisée dans l'étude de Renaud (1992) et de Lebeau et Renaud (2002), a complété sa dernière vague d'entrevue récemment, ce qui nous permettra d'observer le modèle d'évolution sur une période trois fois plus longue. De plus amples détails sur cette base de données seront donnés dans le chapitre suivant.

L'étude d'une période d'établissement trois fois plus longue pose toutefois un problème. En étudiant l'impact de la langue selon le rang des épisodes d'emploi et des épisodes de non-emploi, il sera difficile de savoir si l'épisode étudié est observé durant la première année d'établissement ou durant la dixième année d'établissement. Par exemple, pour un rang d'emploi donné, les immigrants peuvent

avoir accédé à cet emploi durant le premier mois de leur établissement, alors que d'autres y accéderont après quelques années d'établissement. Certains immigrants auront ainsi vécu leurs trois premiers emplois durant la première année d'établissement, alors que d'autres immigrants n'auront eu le temps que d'accéder à un emploi durant une période de dix ans. D'ailleurs, Fassi Firhi (2003), qui a aussi étudié les données de l'enquête ÉNI, a observé une grande mobilité en emploi des immigrants durant leurs trois premières années d'établissement et à partir de la quatrième année d'établissement, il semble que les immigrants deviennent plus stables en emploi. Une des solutions est d'observer les épisodes d'emplois et de non-emploi selon le moment où il débute après l'arrivée des immigrants dans le pays d'accueil. De cette façon, il sera possible de distinguer les effets de la langue à court terme et à moyen terme sur les processus d'insertion et de conservation des emplois.

Par ailleurs, les études de Renaud (1992) et de Lebeau et Renaud (2002) ont été les premiers à aborder l'importance de la prise de contact avec le groupe linguistique majoritaire du Québec dans les processus d'insertion et de maintien en emploi. Dans la première étude, elle est observée par le biais des cours suivis au Québec, alors que dans la seconde, elle est observée par le biais des expériences de travail au Québec. Ces deux types d'expériences (en classe et au travail) devraient être réunis dans la même analyse pour avoir une meilleure idée de l'impact des réseaux sociaux structurés autour des langues du pays d'accueil sur l'établissement en emploi des immigrants.

Une dimension supplémentaire sera étudiée dans le cadre de ce mémoire par rapport aux études antérieures : l'idée selon laquelle la langue a des effets différents dans le temps durant un processus d'insertion en emploi (ou de maintien en emploi). Dans l'étude de Chiswick, Lee et Miller (2003), il a été mentionné que les immigrants ont des difficultés à faire reconnaître leur capital humain acquis avant la migration par les employeurs locaux. Pour améliorer leurs chances sur le marché du travail, plusieurs immigrants investissent du temps après leur migration pour acquérir un capital humain reconnu dans le pays d'accueil. L'enquête ÉNI a d'ailleurs révélé que 70 % des immigrants sont allés au moins une fois durant les dix premières années d'établissement sur les bancs d'école pour suivre des cours de langue, des formations professionnelles ou académiques (Renaud *et al.*, 2001). La très grande majorité des formations suivies par les immigrants de cette étude ont eu lieu durant

les premières années d'établissement. Il est donc fort probable que certains immigrants aient retardé leur première insertion sur le marché du travail pour aller chercher un nouveau capital humain. Cette stratégie des immigrants peut être récompensée lors de l'insertion sur le marché du travail. En tout début d'établissement, la connaissance de la langue du pays d'accueil peut ne pas différencier les immigrants qui se cherchent un premier emploi. Toutefois, il est possible d'imaginer que les immigrants qui ont retardé leur insertion sur le marché du travail pour acquérir un capital humain reconnu dans le pays d'accueil et qui sont toujours à la recherche d'un premier emploi après plusieurs semaines d'établissement pourraient accéder plus rapidement à un nouvel emploi que ceux qui n'ont fait aucune démarche pour améliorer leur capital humain en cours d'établissement. L'effet de la connaissance linguistique peut ainsi prendre une forme différente dans le temps sur un processus d'insertion en emploi. L'effet des réseaux sociaux structurés autour de la langue du pays d'accueil peut aussi apparaître tardivement sur un processus d'insertion en emploi. Les mêmes scénarios peuvent être imaginés en ce qui concerne la durée des épisodes d'emplois. Dans le cadre de ce mémoire, il reste à vérifier ces différents scénarios possibles de l'impact de la langue sur l'établissement en emploi des immigrants.

Méthodologie d'analyse

À la lumière des études recensées, nous constatons qu'il est plus approprié d'étudier l'impact de la langue sur le positionnement des immigrants sur le marché du travail à partir de données longitudinales et d'une méthode d'analyse dynamique. Nous émettons comme hypothèses de recherche que la langue n'a aucun effet sur les différentes insertions en emploi que peut faire l'immigrant durant ses dix premières années d'établissement, mais elle aura un impact varié sur la durée des emplois obtenus. En début d'établissement, la connaissance de la langue augmentera la mobilité professionnelle des immigrants et par la suite, ce sont les réseaux structurés autour du groupe linguistique dominant qui en assureront la stabilisation.

Ce chapitre fait un bref survol des questions d'ordre méthodologique. Nous présentons la base de données, la méthode d'analyse, ainsi que des variables dépendantes, indépendantes et contrôles qui serviront dans le cadre des analyses pour vérifier nos hypothèses de recherche.

3.1. Base de données

Les données utilisées proviennent d'une enquête longitudinale sur l'Établissement des Nouveaux Immigrants (ÉNI), qui a été réalisée sous la direction de Jean Renaud et subventionnée par le Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration et par l'Institut québécois de la recherche sur la culture.

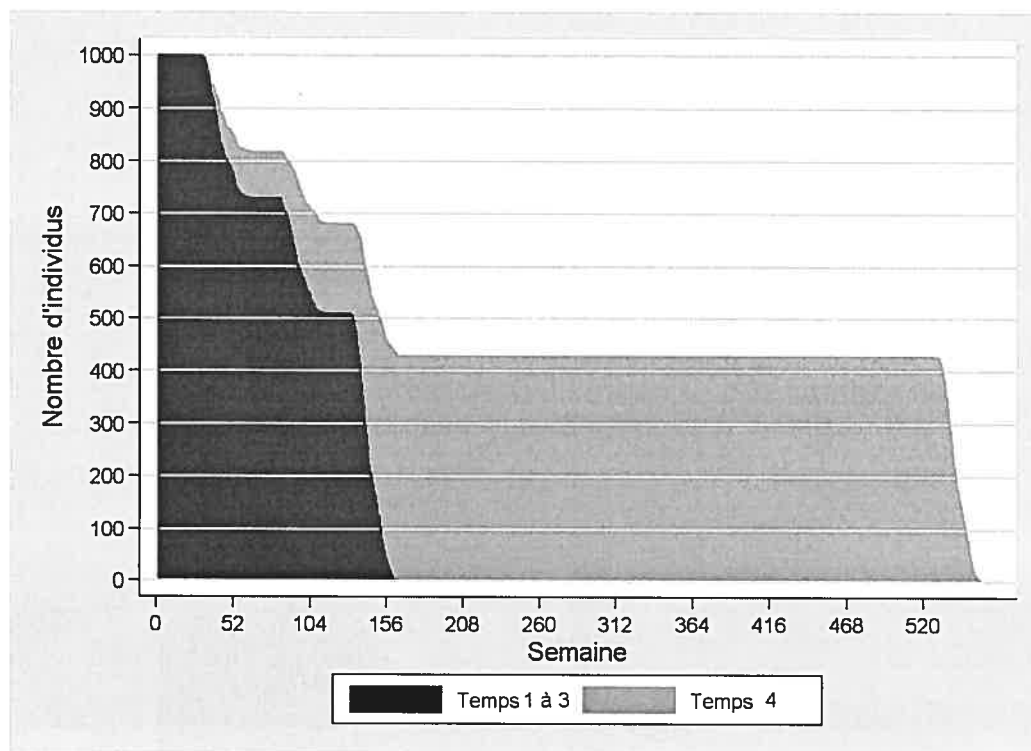
3.1.1. Répondants

Dans cette vaste étude, une seule cohorte d'immigrants a été suivie pendant une période de 10 ans. Cette cohorte a été interceptée pour la première fois aux postes frontières du Canada entre mi-juin et novembre 1989 avec un visa en main mentionnant le fait qu'ils étaient admis dans l'une des trois catégories d'immigration (réfugié⁴, famille, indépendant) et qu'ils allaient s'installer dans la province du Québec. En tout, 9645 immigrants, âgés de 18 ans et plus, correspondaient à cette description durant cette période, mais seulement 1867 ont accepté de fournir des informations pour participer à l'enquête.

⁴ Les immigrants ciblés dans cette enquête devaient avoir obtenu leur droit d'établissement au Canada à l'étranger. Par conséquent, les demandeurs d'asile qui revendiquent le statut de réfugié à la frontière canadienne ou une fois entré sur le territoire canadien sont exclus de la population cible.

Environ un an après leur arrivée, 1000 immigrants ont été retracés dans la grande région métropolitaine de Montréal et ont répondu au questionnaire de la première vague d'entrevue. L'année suivante, soit deux années plus tard, 729 répondants parmi les 1000 de départ ont participé à une deuxième passation du questionnaire. La troisième année, 508 des 729 immigrants ont participé à l'enquête. Lors du dernier passage, soit environ dix ans après leur arrivée au Canada, l'équipe de la recherche ÉNI a tenté de retracer les 1000 répondants formant la cohorte de départ et elle a été en mesure d'en interviewer 429 répondants pour la dernière vague d'entrevue. Grâce à ce retraceur, le nombre de personnes observées pour la deuxième année et la troisième année d'observation a augmenté. La figure 1 représente les répondants ayant seulement participé aux trois premières entrevues et ceux ayant participé à la quatrième entrevue. Il est ainsi possible d'observer que le nombre d'effectifs sous observation durant la deuxième année a augmenté de 729 à 817 répondants et lors de la troisième année d'observation, le nombre d'effectifs est passé de 508 à 679 répondants.

Figure 1 : Effectifs sous observation dans l'enquête sur l'établissement des nouveaux immigrants (ÉNI – 10 ans) selon la vague d'entrevue



Source : Renaud et al. (2001), *Ils sont maintenant d'ici ! Les dix premières années au Québec des immigrants admis en 1989*, figure 1.1., p. 7

La figure 1 révèle aussi que le nombre d'individus sous observation diminue *graduellement* au fil de l'enquête. Il faut dire que les entrevues n'ont pas eu lieu à des moments précis suivant l'arrivée des immigrants. La première entrevue, par exemple, a eu lieu en moyenne à la 43^e semaine suivant l'arrivée de l'immigrant au Québec, soit entre la 29^e semaine et la 63^e semaine d'établissement. La période de temps minimum où un répondant peut avoir été observé est de 29 semaines et elle est maximum de 559 semaines. Autrement dit, chaque répondant de l'enquête ÉNI a une période d'observation particulière.

3.1.2. *Questionnaires*

Cette enquête a pour but de suivre pas à pas les différents aspects du processus d'établissement des nouveaux immigrants par le biais d'un questionnaire qui a été administré lors de quatre vagues d'entrevue en face-à-face. Afin d'éviter tout biais lié à la non-connaissance du français ou de l'anglais, ces entrevues ont été effectuées en 24 langues.

La première partie du questionnaire est traditionnelle. Elle recueille des informations sur l'état du répondant au moment de chaque entrevue. Par exemple, une auto-évaluation du niveau de compétence linguistique a été demandée lors de chaque entrevue. Ce sont des informations qui peuvent changer dans le temps, mais dont il est difficile de connaître le moment exact où ces changements sont apparus. Il comprend aussi des modules spécifiques à chaque vague d'entrevue. Par exemple, une série de questions sur l'histoire du répondant avant son arrivée ont été demandées uniquement lors de la première entrevue.

La deuxième partie du questionnaire est conçue pour suivre et décrire, à l'aide de données datées, les grands actes d'établissement (logement, emploi, formation, ménage, etc.) des nouveaux immigrants durant leurs 10 premières années au Québec. Lors de chaque vague d'entrevue, les répondants devaient se remémorer les débuts et les fins des épisodes qu'ils ont vécus à la semaine⁵ près depuis l'arrivée ou la précédente entrevue, ainsi que les caractéristiques de chacun de ces épisodes. En datant ainsi les épisodes, cette enquête permet de suivre la dynamique de l'établissement des immigrants dans ses moindres détails. Les données nous permettent de connaître le moment précis où survient un changement d'état, mais aussi de calculer la durée dans un état donné. De plus, en connaissant l'antériorité ou la postériorité d'un événement par rapport à un autre, il devient possible d'examiner les liens de causalité entre certains événements sans risquer d'expliquer le passé par le présent ou le futur. De telles spécifications n'auraient pu être apportées par des données non datées.

⁵ À la quatrième vague d'entrevue, les événements ont été datés aux mois pour aider les répondants à se rappeler les événements survenus au cours des sept à neuf dernières années d'établissement. Les données ont ensuite été converties à la semaine. Ultérieurement, nous verrons qu'un risque d'erreur est associé à cette conversion des données.

3.2. Méthode d'analyse

Pour étudier les processus d'insertion et de maintien en emploi des immigrants, nous aurons recours aux analyses de survie, également connues par les ingénieurs sous le nom d'analyses des durées de vie (Failure-Time Analysis), par les économistes sous le nom d'analyse des transitions, par les démographes français sous le nom d'analyse démographique des biographies et par les sociologues sous le nom d'analyse des histoires événementielles (Event History Analysis). Ces méthodes d'analyse permettent de décrire l'occurrence ou la non-occurrence d'un événement durant une période d'observation donnée, mais aussi de connaître la rapidité à laquelle l'événement survient.

Pour faire des analyses de survie, deux éléments essentiels doivent d'abord être définis : l'événement et la durée de l'épisode. Un *événement* est une transition qui marque le passage d'un état à un autre à un moment donné dans le temps. La *durée de l'épisode* correspond au temps écoulé⁶ dans un état donné, c'est-à-dire à la différence entre le moment où les individus commencent à être à risque de vivre l'événement (qui représente le point 0 sur l'axe du temps) et le moment où survient l'événement étudié. La *période d'observation*, qui réfère au laps de temps au cours duquel un individu a été observé dans une enquête, peut se terminer avant que l'individu ait eu le temps de vivre l'événement. Dans les analyses traditionnelles, ces individus seraient exclus des analyses dès le départ, introduisant par le fait même un biais de sélection. L'avantage de l'analyse de survie est de prendre en considération les individus aussi longtemps qu'ils sont observés dans l'enquête. Les individus qui n'auront pas eu le temps de vivre l'événement avant la fin de la période d'observation seront appelés des *cas censurés*. Dans ces cas-là, la durée de l'épisode couvrira le temps écoulé entre le moment où l'individu devient susceptible de vivre l'événement et le moment où se termine la période d'observation.

⁶ Pour mesurer le temps écoulé, différentes échelles de mesure peuvent être utilisées : années, mois, semaines, jours, heures, etc. Le choix de l'échelle de temps est décidé par le chercheur en fonction de la précision temporelle qui est nécessaire pour étudier l'événement et pour diminuer le risque d'erreur associée relié aux problèmes de mémoire des répondants lors du rappel des événements. Dans l'enquête ÉNI, les différents actes d'établissement ont été datés à la semaine. Par conséquent, l'unité de temps utilisé dans nos analyses sera la semaine.

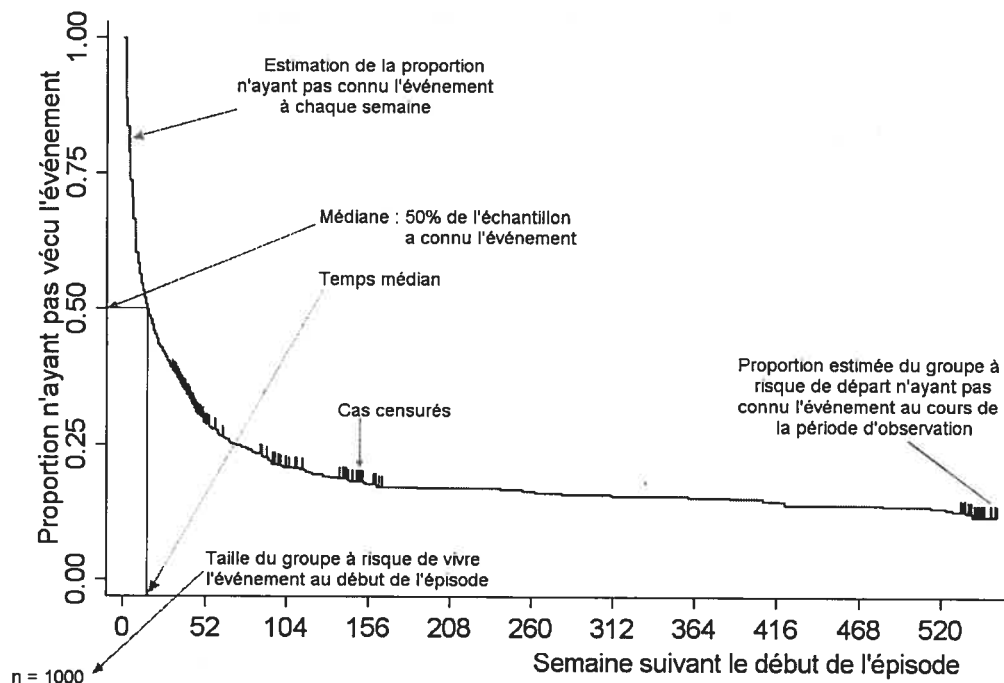
Après avoir défini l'événement et la durée de l'épisode étudiés, il est possible d'estimer la fonction de transition et la fonction de survie. La fonction de transition permet d'estimer la probabilité de vivre l'événement à chaque unité de temps. C'est une fonction non cumulative qui permet de comprendre l'ampleur des transitions à chaque moment, en traitant différemment les individus qui ont vécu l'événement et ceux qui sont sortis de l'observation (cas censurés).

La fonction de survie représente à chaque intervalle de temps la proportion estimée du groupe à risque qui n'a toujours pas effectué la transition étudiée. Au début de l'épisode étudié, le *groupe à risque* comprend l'ensemble des cas de l'échantillon à risque de vivre l'événement étudié. Au fur et à mesure que le temps passe, on soustrait du groupe à risque les individus qui ont vécu l'événement et ceux qui sont censurés. Étant donné que cette fonction est cumulative, la probabilité de survivre à l'événement diminue à chaque intervalle de temps.

Ces informations sur le groupe à risque, le nombre de cas vivant la transition, le nombre de cas censurés et la probabilité de survivre à chaque unité de temps se retrouvent dans la table de survie. Cette table de survie peut être estimée soit par la méthode actuarielle soit par la méthode non paramétrique d'estimation de Kaplan-Meier.

Pour visualiser la fonction de survie, la courbe de survie (figure 2) permet d'en présenter les différentes caractéristiques et elle servira à présenter les variables dépendantes dans la section sur l'opérationnalisation des données. L'axe des x représente le temps écoulé suivant le début de l'épisode étudié. L'axe des y indique la proportion des individus n'ayant pas encore vécu l'événement à chaque unité de temps. Dans la figure 2, la taille du groupe à risque de vivre l'événement est de 1000 individus au début de l'épisode. La courbe de survie indique qu'au fur et à mesure que le temps passe la proportion estimée d'individus n'ayant pas connu l'événement diminue. Les individus qui sont censurés sont représentés par des petits tirets sur la courbe. Une façon relativement simple pour décrire la courbe de survie consiste à utiliser le temps médian, c'est-à-dire le moment où 50 % du groupe à risque a connu l'événement.

Figure 2 : Caractéristiques d'une courbe de survie



Source : Enquête ÉNI – 10 ans

L'analyse de survie permet ainsi de décrire la vitesse d'occurrence d'un événement. Pour estimer les effets d'une série de variables explicatives sur la probabilité d'occurrence d'un événement à chaque intervalle de temps qui passe, il existe différents modèles de régression de survie. Dans l'étude de Lebeau et Renaud (2002), l'effet de la langue sur la mobilité en emploi des immigrants a été étudié à partir de la régression de survie de Cox, un modèle « semi-paramétrique » qui est fréquemment utilisé par les chercheurs en sciences sociales. L'avantage de cette méthode est de pouvoir modéliser les effets des variables explicatives sur la probabilité de vivre l'événement à chaque unité de temps sans avoir une idée claire (comme c'est le cas normalement dans les modèles paramétriques) de la forme exacte de la fonction de transition à travers le temps.

Le modèle retenu dans le cadre de ce mémoire est la régression de survie par morceaux, mieux connue sous le nom de « Piecewise Constant Exponential Models » (Blossfeld et Rowher, 2002), qui est un modèle paramétrique. Dans le modèle exponentiel de base, la fonction de transition est tenue constante durant toute la période d'observation. L'idée de base sous-jacente à la régression de survie par morceaux consiste à segmenter la fonction de transition en différents intervalles de temps suivant le début de l'épisode étudié. On présume que la fonction de transition demeure constante à l'intérieur de chaque segment de temps, mais qu'elle peut différer de celles des autres segments de temps.

Le nombre et la longueur de chaque segment de temps sont déterminés par le chercheur en fonction de ses connaissances préalables du sujet à l'étude. Un nombre élevé de segments sera associé à une meilleure représentation de la fonction de transition réelle, mais il entraînera l'estimation d'un nombre considérable de coefficients dans l'équation du modèle. À l'intérieur de chaque segment de temps, il doit aussi y avoir des événements qui surviennent.

La régression de survie par morceaux peut être exprimée par l'expression mathématique suivante :

$$h_{jk}(t) = \exp \{ \alpha_s^{jk} + X_1^{jk} \beta_1^{jk} + X_2^{jk}(t) \beta_2^{jk} + X_3^{jk} \beta_{3s}^{jk} + X_4^{jk}(t) \beta_{4s}^{jk} \} \text{ si } \tau_s \leq t < \tau_{s+1}$$

où $h_{jk}(t)$ représente le taux de transition au temps t . L'intervalle du temps t commence au point d'origine j et se termine au point de destination k . Ce taux de transition est une estimation de la probabilité qu'un individu qui n'aurait pas encore vécu l'événement étudié au début de l'intervalle de temps l'effectue au cours de cet intervalle. Cette estimation tient compte des individus qui connaissent l'événement, mais aussi de ceux qui seront censurés. Le taux de transition, aussi appelé « hazard rate » ou quotient instantané, est recalculé à chaque intervalle de temps, ce qui donnera la fonction de transition.

$\tau_s \leq t < \tau_{s+1}$ identifie le segment de temps dans lequel le temps t se situe lors du calcul du taux de transition. Le paramètre α_s^{jk} représente le coefficient associé au segment de temps dans lequel est estimée la transition.

Chaque transition peut aussi dépendre d'autres paramètres en ajoutant des vecteurs X pour représenter les variables explicatives à chaque transition et des vecteurs β aux coefficients correspondants faisant ainsi ressortir la force du lien entre les variables explicatives et la variable à expliquer. Dans l'équation mathématique, il est possible d'identifier deux types de variables indépendantes qui peuvent être inclus dans le modèle d'analyse. $X_1^{jk} \beta_1^{jk}$ et $X_3^{jk} \beta_{3s}^{jk}$ sont des variables statiques. Une valeur est attribuée à la variable indépendante en début d'épisode et elle reste la même tout au long de l'étude de l'épisode. Ce type de variable fait référence à des états irréversibles dans le cadre d'une analyse. Il s'agit, par exemple, du sexe ou de l'expérience prémigratoire (variables dichotomiques) ou encore de l'âge ou du niveau de scolarité atteint avant la migration (variables continues). Toutefois, certains déterminants de l'établissement au Québec peuvent changer d'état en cours de route. $X_2^{jk}(t) \beta_2^{jk}$ et $X_4^{jk}(t) \beta_{4s}^{jk}$ identifient ce deuxième type de variables indépendantes qui peuvent être inclus dans les régressions de survie. Pour illustrer le cas de ces variables dynamiques, prenons l'exemple des formations suivies par les répondants après la migration. À différents moments suivant l'arrivée au Québec, le répondant peut s'inscrire à un cours, l'abandonner, le recommencer et le terminer. Pour faire référence à ces changements d'état, la variable explicative va prendre successivement les valeurs 1 ou 0 selon que l'individu est ou non en formation à chaque intervalle de temps. La valeur de la variable varie ainsi en fonction du temps.

Deux options sont offertes dans les régressions de survie par morceaux pour modéliser les effets des variables explicatives sur la fonction de transition. La première option assume que les variables explicatives $X_1^{jk} \beta_1^{jk}$ et $X_2^{jk}(t) \beta_2^{jk}$ ont les mêmes effets proportionnels pour chaque segment de temps. Un seul coefficient β est associé à chaque variable explicative dans les analyses. Ce sera le cas de toutes nos variables contrôles. Pour vérifier les hypothèses où l'effet de la variable explicative change de forme dans le temps (tel un effet qui augmente au début de l'épisode et diminue après un certain laps de temps, ou un effet qui prend un certain temps à se manifester et qui se maintient par la suite, ou encore un effet cyclique se manifestant à intervalles de temps réguliers), la régression de survie par morceaux permet une deuxième option : celle d'avoir des effets spécifiques à chaque segment de temps pour une variable explicative ($X_3^{jk} \beta_{3s}^{jk}$ et $X_4^{jk}(t) \beta_{4s}^{jk}$). Pour une variable

explicative, un coefficient β est associé à chaque segment de temps. Cette deuxième option nous permettra ainsi de vérifier si la langue peut avoir un effet qui varie en fonction du temps écoulé depuis le début de l'épisode étudié.

Dans ce travail, les résultats des régressions seront examinés à partir des coefficients de régression non standardisés (β) associés aux variables explicatives. Ils s'interprètent comme dans une régression simple. Le sens de la relation est indiqué par le signe du coefficient : un coefficient positif indique que le risque de connaître rapidement la transition augmente et un coefficient négatif indique que le risque diminue. Dans le cas des variables continues, le coefficient β indique si le risque de connaître rapidement la transition augmente ou diminue pour chaque unité supplémentaire de cette variable. En ce qui concerne les variables dichotomiques, le coefficient β indique si le risque augmente par rapport à la catégorie de référence. Toutefois, ces coefficients ne sont comparables que si les variables en question ont la même unité de mesure.

Pour connaître la contribution de l'ensemble des variables explicatives à l'explication de la variable dépendante, le khi-carré (χ^2) de chaque modèle testé sera calculé en soustrayant la valeur du logarithme de vraisemblance ($-2 \log L$) du modèle avec variables explicatives à la valeur du logarithme de vraisemblance ($-2 \log L$) du modèle sans variables explicatives. La différence des logarithmes de vraisemblance indiquera, selon le nombre de degrés de liberté qui est égal au nombre de variables explicatives différenciant les deux modèles, si le modèle global d'explication de la variable dépendante est statistiquement significatif avec un seuil de confiance de 95 % ($p = 0,05$) ou avec un seuil de confiance de 99 % ($p=0,01$).

Le khi-carré (χ^2) de Wald est calculé, de manière similaire, pour vérifier l'hypothèse nulle selon laquelle il n'y a pas de relation entre la variable indépendante et la variable dépendante ($\beta = 0$). Plus le khi-carré (χ^2) de Wald est élevé pour une variable indépendante, plus elle contribue à l'explication de la variable dépendante. La statistique de Wald permet ainsi de connaître le poids relatif de chaque variable indépendante incluse dans un modèle ou dans une équation.

3.3. Opérationnalisation des données

3.3.1. Variables dépendantes

Pour avoir une image de l'établissement professionnel des immigrants, deux types d'événements seront étudiés : la transition d'un épisode sans emploi à un épisode avec emploi (insertion) et la transition d'un épisode avec emploi à un épisode sans emploi (conservation).

Dans le cas de la première transition, nous nous intéresserons à la durée des épisodes sans emploi, c'est-à-dire à l'intervalle de temps qui sépare le moment où l'immigrant se retrouve sans emploi à celui où il se trouve un nouvel emploi ou sorte de la période d'observation (cas censuré). La vitesse d'accès à un nouvel emploi y est étudiée. Dans le cas de la seconde transition, nous nous intéresserons à la durée des épisodes d'emploi qui correspond au temps écoulé entre le début et la fin de l'épisode d'emploi ou encore entre le début de l'emploi et la fin de la période d'observation (cas censuré). Un immigrant qui conserve longtemps son emploi est considéré comme étant stable en emploi.

Étant donné que nous désirons vérifier si la langue a un effet différent selon le moment où a débuté les épisodes d'emploi ou de non-emploi, la période d'observation de l'enquête ÉNI, qui couvre maintenant les dix premières années d'établissement des immigrants, a été divisée en 4 fenêtres de début d'observation de façon à ce qu'il soit possible de distinguer les épisodes qui ont commencé entre l'arrivée et la 52^e semaine d'établissement au Québec (fenêtre de début I), de ceux commencés entre la 53^e et la 104^e semaine d'établissement (fenêtre de début II), de ceux commencés entre la 105^e et la 156^e semaine d'établissement (fenêtre de début III) et de ceux commencés après la 157^e semaine d'établissement (fenêtre de début IV). Ainsi, il sera possible d'étudier la durée d'un épisode d'emploi (ou de non-emploi) à partir de l'année où l'épisode a commencé après l'arrivée de l'immigrant au Québec. En tout, nous avons quatre variables dépendantes pour examiner le processus d'insertion en emploi et quatre variables dépendantes pour examiner le maintien en emploi des immigrants.

3.3.1.1. Insertion en emploi

Dans le cas des quatre variables dépendantes mesurant la durée des épisodes sans emploi, chacune d'entre elles comprend au départ toutes les personnes de l'échantillon qui débutent un premier⁷ épisode de non-emploi dans la fenêtre de début d'observation ciblée. Nous cherchons à connaître la vitesse d'accès à un nouvel emploi. Au temps initial, les groupes à risque incluent les personnes qui sont à la recherche d'un emploi, mais aussi celles qui décident de rester hors du marché de l'emploi pour occuper d'autres rôles comme celui d'étudiants, de ménagères ou de retraités. Il est nécessaire de prendre en considération ces personnes qui ne sont pas à la recherche active d'un emploi, car à court ou à long terme, ces derniers peuvent changer d'idées et se chercher du travail pour diverses raisons.

Les données du tableau III présentent la taille des groupes à risque au début de chaque fenêtre d'observation et, au sein de ceux-ci, le nombre de cas qui n'auront jamais vécu l'événement durant la période d'observation (cas censurés). Le nombre de cas sous étude varie d'une fenêtre d'observation à une autre.

Tableau III : Nombre de cas sous étude pour l'accès aux emplois selon la fenêtre de début d'observation où l'épisode sans emploi a débuté

Fenêtre de début d'observation	Début d'un épisode sans emploi durant...			
	1 ^{ère} année	2 ^e année	3 ^e année	4 ^e à la 10 ^e année
Nombre de cas sous étude	1000	242	251	157
Nombre de cas censurés	203	106	182	54

Source : Enquête ÉNI – 10 ans

Dans la première fenêtre de début d'observation, le groupe à risque est constitué des 1000 immigrants de l'enquête ÉNI, car ils sont tous sans emploi au moment de leur arrivée au Québec. Le temps 0 correspond à la semaine d'arrivée des immigrants au Québec. Nous étudions la vitesse d'accès à un premier emploi durant les dix premières années d'établissement. Parmi ces 1000 immigrants à la recherche d'un premier emploi, 203 seront censurés au cours de l'épisode de recherche d'emploi étant donné qu'ils n'auront pas accédé à un premier emploi durant leur période respective d'observation. De plus, ces 203 immigrants ne se retrouveront pas dans les fenêtres suivantes de début d'observation des épisodes de non-emploi.

⁷ Étant donné qu'un même individu peut vivre plusieurs épisodes sans emploi dans une seule fenêtre de début d'observation, nous avons conservé uniquement les informations du premier épisode sans emploi que vit l'individu dans cette fenêtre de début d'observation.

Dans les trois autres fenêtres de début d'observation, nous étudions plutôt la réinsertion en emploi des immigrants. Les 1000 immigrants de l'enquête ÉNI ne se retrouvent pas tous dans ces fenêtres de début d'observation, car les groupes à risque sont constitués uniquement des immigrants ayant au moins eu un emploi depuis leur arrivée au Québec et ayant terminé un emploi dans une des fenêtres de début d'observation. Le temps 0 est ajusté à la semaine où le répondant termine un emploi. À partir de ce moment-là, le répondant est considéré comme étant à la recherche d'un nouvel emploi. Nous cherchons à connaître la vitesse d'accès à un nouvel emploi. Les quelques répondants qui se sont retrouvés sans emploi et qui, la même semaine, se sont trouvés un nouvel emploi, seront considérés dans l'analyse comme des transitions instantanées⁸. Notons également qu'un immigrant qui fait souvent des allées et venues sur le marché de l'emploi peut se retrouver dans plusieurs fenêtres de début d'observation. Par exemple, si l'immigrant quitte son premier emploi durant la deuxième année d'établissement, en trouve un nouveau durant cette même année, mais perd ce second emploi durant la troisième année d'établissement, il sera considéré à risque de se trouver un nouvel emploi à partir de la deuxième fenêtre de début d'observation et à partir de la troisième fenêtre de début d'observation.

Dans la deuxième fenêtre de début d'observation, on dénombre 242 répondants qui ont commencé un épisode sans emploi entre la première et la deuxième année d'établissement et qui sont à risque de se trouver un nouvel emploi dans les semaines ou les années qui suivent. De ce nombre, 106 immigrants n'auront pas le temps de se trouver un emploi avant la fin de leur période respective d'observation. Ces cas censurés ne se retrouveront pas dans les deux dernières fenêtres de début d'observation.

⁸ Normalement, la fonction de survie de Kaplan-Meier ne prend pas en compte ces transitions instantanées, car elles ont une durée plus petite ou égale à 0. Pour les prendre en considération dans les analyses, ces emplois commenceront une semaine après la fin de l'emploi précédent. Un problème technique est toutefois observé dans la quatrième fenêtre d'observation. La plupart des informations sur les emplois ont été datées au mois, pour ensuite être converties en semaine. Le problème réside dans le fait que nous ne savons pas si les débuts et les fins d'emploi ont eu lieu durant la première, la deuxième, la troisième ou la quatrième semaine du mois par exemple. Certaines durées des épisodes de non-emploi durent deux semaines avec la conversion des données, alors que d'autres durent 0 semaine. Dans la réalité, il se pourrait que ce soit l'inverse. En utilisant la semaine comme unité d'analyse, il nous est possible de comparer nos données entre elles, mais nous prenons le risque de confondre une transition instantanée et une transition non-instantanée durant les quatre premières semaines d'un épisode de non-emploi.

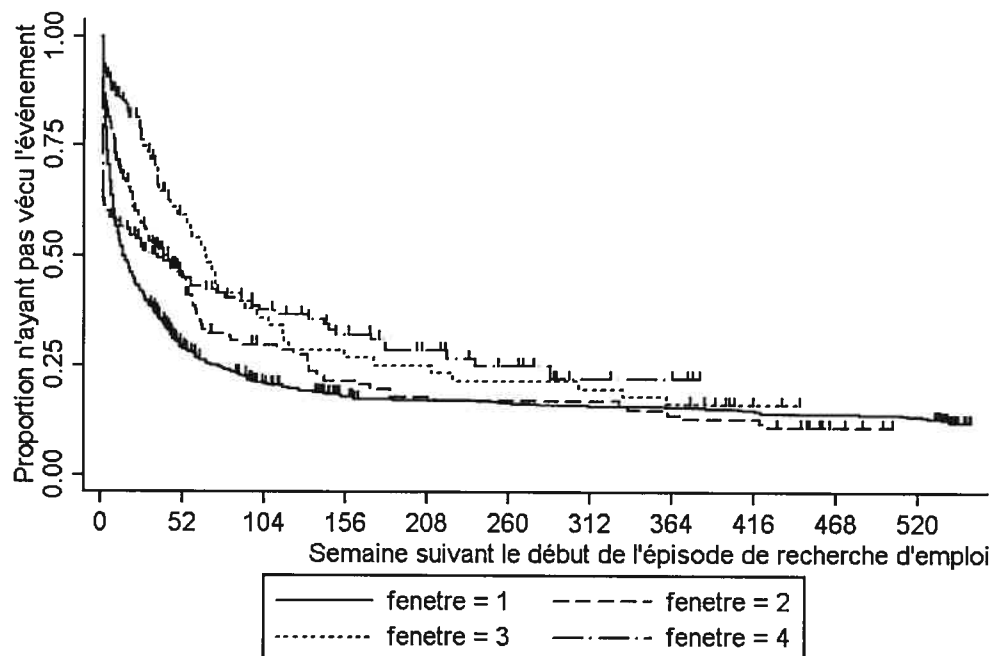
Dans la troisième fenêtre de début d'observation, la taille de départ du groupe à risque est un peu plus élevée que dans la fenêtre précédente : 251 répondants ont laissé un emploi entre la deuxième et la troisième année d'établissement. De ce nombre, 182 immigrants n'auront pas trouvé de nouvel emploi avant la fin de la période d'observation. Ces cas censurés ne se retrouveront pas dans la dernière fenêtre d'observation.

En ce qui concerne la dernière fenêtre de début d'observation, seulement 157 immigrants se retrouvent sans emploi après la troisième année d'établissement. Parmi ce groupe d'immigrants à la recherche d'un nouvel emploi, 54 immigrants seront censurés à la fin de la période d'observation. Dans le chapitre suivant, nous verrons que les caractéristiques des groupes à risque de se trouver un nouvel emploi diffèrent selon la fenêtre de début d'observation.

Les probabilités de se trouver un emploi à chaque semaine peuvent être traduites de manière graphique par la fonction de survie de Kaplan-Meier. Nos quatre premières variables dépendantes sont ainsi représentées dans la figure 3. La fonction de survie relative à la première fenêtre de début d'observation indique un temps médian de 15 semaines pour accéder à un premier emploi et qu'après dix ans d'établissement, 12 % des immigrants n'auront toujours pas occupé un premier emploi. Ces premiers résultats concordent avec ceux observés dans les études antérieures de l'enquête ÉNI (Renaud, 1992 ; Renaud et al., 2001 ; Renaud et Lebeau, 2001).

En ce qui concerne les temps médians estimés pour les trois autres fenêtres de début d'observation, ils sont de plus longues durées. Les temps médians pour ceux qui se sont retrouvés sans emploi durant la deuxième année d'établissement, durant la troisième année d'établissement ou après la troisième année d'établissement sont respectivement de 44 semaines, de 67 semaines et de 36 semaines.

Figure 3 : Fonctions de survie présentant la vitesse d'accès à un épisode d'emploi selon la fenêtre de début d'observation



N1 = 1000 ; N2 = 242 ; N3 = 251 ; N4 = 157
Source : Enquête ÉNI – 10 ans

Ces quatre fonctions de survie révèlent aussi que les immigrants ont une probabilité plus forte de se trouver un emploi durant les premières années de recherche. La fonction de survie de la quatrième fenêtre de début d'observation d'un épisode de non-emploi estime d'ailleurs que près du tiers du groupe à risque a accédé à un nouvel emploi durant la première semaine de recherche d'emploi. Cette probabilité diminuera toutefois au cours des années subséquentes. Nous émettons comme hypothèse que la langue n'aura pas les mêmes effets sur la probabilité de vivre l'événement durant la première année d'établissement que sur la probabilité de le vivre après la première année d'établissement. Pour vérifier cette hypothèse, la fonction de transition sera segmentée en deux morceaux de temps, soit la première année de recherche d'emploi et les autres années de recherche d'emploi. Notons que l'échantillon restreint de la dernière fenêtre de début d'observation ne nous permet pas d'apporter cette distinction temporelle de l'effet de la langue sur la vitesse d'accès à un nouvel emploi.

3.3.1.2. Maintien en emploi

En ce qui concerne les variables dépendantes mesurant la durée des épisodes d'emploi, toutes les personnes de l'échantillon qui débutent un épisode d'emploi dans la fenêtre de temps ciblée font partie du groupe à risque. Le temps 0 est ajusté en fonction de la première semaine où l'individu commence l'épisode d'emploi. Dans chaque groupe à risque, on peut trouver autant des immigrants qui en sont à leur premier emploi sur le marché du travail québécois que d'autres qui n'en sont pas à leur premier emploi. Il est important de noter qu'un seul épisode d'emploi par répondant a été considéré dans chaque analyse et qu'un même répondant peut se retrouver dans plusieurs fenêtres de début d'observation, en particulier dans le cas où les emplois occupés par le répondant sont de courtes durées. À remarquer également que les immigrants qui conservent longtemps leur emploi à partir des premières fenêtres de début d'observation ont moins de chances de se retrouver dans les fenêtres suivantes de début d'observation.

Le tableau IV fournit des informations sur la taille des groupes à risque au début de chaque fenêtre d'observation, ainsi que le nombre de cas censurés.

Tableau IV : Nombre de cas sous étude pour les sorties d'emplois selon la fenêtre de début d'observation

Fenêtre de début d'observation	Début d'un épisode d'emploi durant...			
	1 ^{ère} année	2 ^e année	3 ^e année	4 ^e à la 10 ^e année
Nombre de cas sous étude	696	199	121	237
Nombre de cas censurés	206	69	52	154

Source : Enquête ENI – 10 ans

Dans la première fenêtre de début d'observation, 696 répondants se sont trouvés un premier emploi durant la première année d'établissement et font partie du groupe à risque de se retrouver sans emploi dans les semaines qui suivent. De ce nombre, 206 immigrants n'auront toujours pas quitté ou perdu leur premier emploi arrivé à la fin de la période d'observation. Ces cas censurés ne se retrouveront pas dans les fenêtres suivantes de début d'observation.

Dans le cas des trois autres fenêtres de début d'observation, les groupes à risque sont plus petits. On dénombre 199 répondants qui ont commencé un emploi dans la deuxième fenêtre de début d'observation (la deuxième année d'établissement). De ce nombre, 69 immigrants sont toujours en emploi lors de la dernière vague d'entrevue à laquelle ils ont participé. Ces 69 cas ont été censurés et ils ont aucune chance de se retrouver dans les fenêtres suivantes de début d'observation.

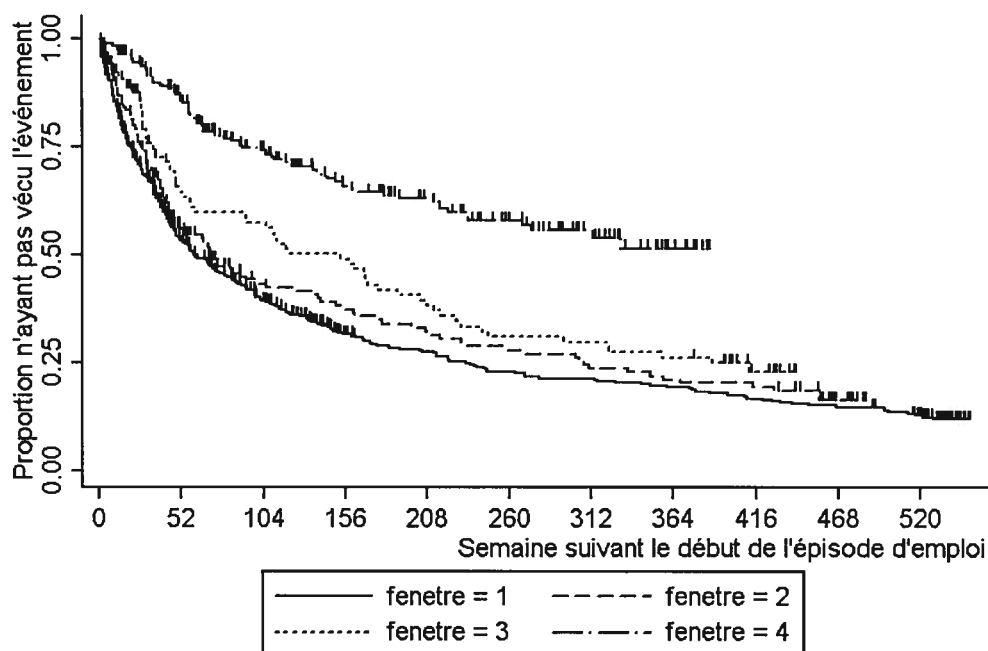
Il y a seulement 121 répondants qui ont commencé un épisode d'emploi durant la troisième fenêtres de début d'observation (la troisième année d'établissement). Ces immigrants sont tous à risque de perdre leur emploi dans les semaines ou les mois qui suivent. Le tableau IV indique toutefois que 52 immigrants sont toujours en emploi à la fin de leur période respective d'observation. Ces cas censurés ne se retrouveront pas dans la dernière fenêtre de début d'observation.

Entre la quatrième et la dixième année d'établissement, ce qui correspond à la quatrième fenêtre de début d'observation, 237 répondants ont commencé un épisode d'emploi. Ils font tous partie du groupe à risque de se retrouver sans emploi dans les semaines qui suivent. À la fin de la période d'observation, 154 des 237 immigrants seront toujours en emploi. Ces cas ont été censurés.

Une présentation plus détaillée des caractéristiques de ces quatre groupes à risque sera effectuée dans le prochain chapitre.

La courbe de survie peut une fois de plus servir à représenter graphiquement les probabilités de sortir d'un emploi selon chaque fenêtre de début d'observation. Cette représentation graphique (figure 4) nous permet de remarquer que les emplois commencés en début d'établissement sont de plus courtes durées que ceux acquis plus tard. La durée médiane des emplois commencés dans les deux premières fenêtres est estimée respectivement à 61 semaines et à 71 semaines, tandis que la durée médiane est estimée à 153 semaines (soit près de 3 ans) dans le cas des immigrants ayant commencé un emploi dans la troisième fenêtre de début d'observation. Dans le cas des répondants ayant commencé un emploi entre la quatrième et dixième année d'établissement (fenêtre de début IV), les résultats de la table de survie indiquent qu'après 387 semaines (soit environ 7 ans et demi), 51 % n'aurait toujours pas connu une sortie d'emploi. Ces résultats révèlent la trace d'une stabilité professionnelle qui se crée à long terme.

Figure 4 : Fonction de survie de Kaplan-Meier présentant la vitesse de sortie d'un épisode d'emploi selon la fenêtre de début d'observation



N1 = 696 ; N2 = 199 ; N3 = 121 ; N4 = 237
Source : Enquête ÉNI – 10 ans

Dans le cadre des analyses des épisodes d'emploi, nous examinerons si la langue a des effets différents sur la probabilité de sortir d'un épisode d'emploi durant la première année de cet épisode que sur la probabilité de le vivre après quelques années dans cet emploi. Pour vérifier cette hypothèse, la fonction de transition sera segmentée en deux morceaux de temps. Notons que les échantillons restreints de la deuxième et de la troisième fenêtre de début d'observation ne nous permettent pas d'apporter cette distinction temporelle de l'effet de la langue sur la vitesse de sortie d'un épisode d'emploi.

3.3.2. Variables indépendantes

Pour être en mesure de bien distinguer les effets individuels de la langue et les effets sociaux de la langue, deux types d'indicateurs linguistiques ont été construits : les connaissances linguistiques et les réseaux sociaux structurés autour de la langue.

3.3.2.1. Connaissances linguistiques

Dans l'enquête ÉNI, les compétences linguistiques des immigrants ont été évaluées à différents moments de l'établissement (avant la migration, à l'arrivée et à chaque entrevue). Dans chaque fenêtre de début d'observation d'un épisode d'emploi ou de non-emploi, la plus récente mesure de la compétence linguistique des immigrants a été utilisée afin de tenir compte de l'évolution du niveau de maîtrise au fil du temps. Cette mesure doit précéder le début de l'épisode étudié afin de respecter la chronologie des événements et de ne pas expliquer le passé par le présent. Par ailleurs, elle conservera la même valeur tout au long de l'étude d'un épisode.

Pour la première fenêtre de début d'observation, l'indicateur de la compétence langagière des immigrants a été construit à partir de trois fichiers contenant des informations sur la connaissance du français et/ou de l'anglais des immigrants à leur arrivée au Canada. Le fichier administratif contient des informations relatives à la connaissance des langues officielles du Canada (le français et l'anglais) pour tous les immigrants ayant demandé un visa d'entrée au Canada à l'étranger. Le fichier d'acceptation de participation aux entrevues de l'enquête ÉNI fournit des informations sur les immigrants au moment de leur arrivée sur la langue d'usage à la maison, les langues parlées et la langue que préfère utiliser le répondant lors des entrevues de l'enquête ÉNI. Quant au troisième fichier, il fournit des informations sur des traces antérieures de l'utilisation du français et de l'anglais avant la migration, c'est-à-dire sur la langue maternelle du répondant et sur les contacts avec le français et l'anglais dans le cadre de leurs études ou de leurs expériences de travail avant la migration. À partir de ces différentes informations linguistiques, un indicateur a été construit pour mesurer la connaissance du français et de l'anglais au moment de l'arrivée au Québec.

Pour les trois autres fenêtres de début d'observation, les indicateurs de la compétence langagière des immigrants ont été construits à partir des données provenant de l'enquête ÉNI. Lors des trois premières vagues d'entrevues, il a été demandé aux répondants de s'auto-évaluer sur quatre dimensions de la connaissance des langues (écrire, lire, parler et comprendre) selon une échelle allant de « très bien (1) » à « pas du tout (4) ». Afin de mieux cerner l'aptitude de l'immigrant à utiliser une langue dans la vie quotidienne, seules les plus récentes informations sur le savoir-parler et la compréhension orale seront utilisées pour évaluer la connaissance des langues à chacune des trois fenêtres de début d'observation, car l'acquisition de la capacité de lire et d'écrire une langue est un processus à plus long terme qui nécessite parfois l'apprentissage d'un nouvel alphabet. Par ailleurs, comme les deux aspects de la langue (parler et comprendre) sont très fortement associés (Renaud et Lebeau, 1993), un indice synthétique de la connaissance orale a été construit en additionnant les informations provenant des questions sur la production et la compréhension orale. On obtient ainsi un indice allant de 2 (très bonne connaissance) à 8 (absence de connaissance) pour le français et pour l'anglais. Pour faciliter l'interprétation des données, l'échelle fut inversée et diminuée de 2 de façon à ce que ceux qui ne connaissent pas du tout la langue obtiennent 0 et ceux qui la connaissent très bien obtiennent 6. Elle fut ensuite segmentée en 4 groupes pour identifier ceux qui connaissent très bien, bien, peu ou pas du tout la langue.

Ces quatre niveaux de connaissance linguistique forment quatre variables indépendantes distinctes pour chaque langue, où nous attribuons la valeur 1 lorsque le répondant a opté pour un niveau de connaissance et 0 dans le cas contraire. Pour éviter une dépendance linéaire dans les régressions, les immigrants ne connaissant pas du tout le français et les immigrants ne connaissant pas du tout l'anglais serviront de catégorie de référence.

À quelques exceptions près⁹, la mesure de la compétence linguistique des immigrants précède le début des épisodes étudiés. De cette façon, nous évitons d'expliquer le passé par le présent. Pour chaque fenêtre de début d'observation, la plus récente mesure a été utilisée pour tenir compte des changements survenus dans

⁹ Aucune mesure de la compétence linguistique n'est ultérieure aux épisodes d'emploi commencé dans la quatrième fenêtre d'observation, ni aux épisodes de non-emploi commencé dans la troisième et quatrième fenêtre d'observation. Dans les autres fenêtres d'observation, on dénombre 4 cas sur 242 pour les épisodes de non-emploi commencé dans la deuxième fenêtre d'observation, 1 cas sur 199 pour les épisodes d'emploi commencé dans la deuxième fenêtre d'observation et 2 cas sur 121 pour les épisodes d'emploi commencé dans la troisième fenêtre d'observation.

la maîtrise de la langue française et de la langue anglaise entre l'arrivée des immigrants au Québec et le début de l'épisode étudié. Par exemple, si nous étudions l'effet de la langue sur la durée d'un épisode d'emploi ayant commencé durant la troisième année d'établissement, ce sont les réponses fournies lors de la deuxième vague d'entrevue qui ont été utilisés pour mesurer la compétence langagière. Pour les cas où l'information est manquante¹⁰, il a fallu utiliser les informations fournies lors de la vague d'entrevue précédente.

Dans la quatrième fenêtre de début d'observation, il est fort probable que les connaissances linguistiques des immigrants continuent d'évoluer entre la troisième et la dixième année d'établissement. En utilisant les informations sur la compétence linguistique fournies lors de l'entrevue du temps 3 (ou 2 ou 1), l'effet de la compétence langagière a des chances d'être sous-estimé sur les processus d'insertion et de maintien en emploi commencés après la quatrième année d'établissement.

Pour suivre l'évolution des compétences linguistiques de façon plus précise, une dernière variable a été construite pour mesurer l'apprentissage des langues que fait les immigrants en cours d'établissement. Dans l'enquête ÉNI, les immigrants ont indiqué les semaines durant lesquelles ils ont fréquenté des cours de langue (français ou anglais) et des cours de francisation offerts par le Centre d'Orientation et de Formation des Immigrants (COFI). À partir de ces informations, deux variables métriques ont été construites pour connaître le nombre de semaines pendant lesquelles le répondant dit avoir suivi des cours de francisation (COFI et cours de français sont réunis) ou des cours d'anglicisation depuis son arrivée au Québec. C'est une variable dynamique, dont la valeur va continuer d'augmenter après le début de l'épisode étudié pour tenir compte de chaque nouvelle semaine passée en formation linguistique. Nous pourrions ainsi mesurer l'impact du temps passé par l'immigrant à améliorer un élément de son capital humain : la langue.

¹⁰ Ce sont les répondants ayant été retracés lors de la quatrième vague d'entrevue et qui n'avaient pas participé à la deuxième et/ou troisième vague d'entrevue.

3.3.2.2. Réseaux linguistiques

Pour mesurer l'effet social de la langue, nous distinguerons deux réseaux sociaux structurés autour de la langue, ceux créés dans les milieux de travail québécois et ceux créés lors des différentes formations suivies par les répondants au Québec.

Afin de définir la langue utilisée pour tisser des liens dans le milieu de travail, nous avons fait appel à la perception des répondants de l'enquête ÉNI pour repérer « la langue principale utilisée au travail ». A cette question, les répondants pouvaient répondre soit le français, l'anglais ou une autre langue. Cette perception de la langue principale a été demandée pour tout emploi occupé par le répondant. En plus, une mise à jour des informations sur le dernier emploi occupé au moment de la précédente entrevue était effectuée afin de savoir si la perception de la langue utilisée à ce travail demeurerait la même.

À partir de ces informations, une variable a été créée pour connaître le nombre de semaines pendant lesquelles le répondant dit avoir utilisé le français comme langue principale dans les emplois précédant le début de l'épisode étudié. Nous supposons que plus l'immigrant a travaillé longtemps avec le français comme langue principale au travail, plus il a eu le temps de se créer un réseau social autour de cette langue et de s'être intégré à la communauté francophone. Une variable semblable a été construite pour connaître le nombre de semaines pendant lesquelles le répondant dit avoir utilisé l'anglais dans les emplois précédant l'épisode étudié.

Dans le cas des contacts linguistiques créés dans le cadre de cours ou de formations au Québec, un indicateur similaire à celui créé pour le milieu de travail a été construit. Dans l'enquête ÉNI, les répondants devaient mentionner tous les cours fréquentés depuis leur arrivée au Québec, ainsi que la langue dans laquelle l'activité a eu lieu. Ce peut être des cours de langue, des cours offerts dans le cadre d'une formation académique ou encore des cours professionnels. Pour construire l'indicateur des réseaux sociaux structurés autour de la division linguistique au Québec, nous avons exclus les cours axés spécifiquement sur l'apprentissage de la langue. Les autres cours peuvent permettre l'apprentissage de la langue, mais ce ne sont pas le but premier de ces cours. A partir de ces informations, une variable

métrique a été construite pour connaître le nombre de semaines pendant lesquelles le répondant dit avoir étudié dans une langue. C'est une variable dynamique, dont la valeur va continuer d'augmenter après le début de l'épisode étudié pour tenir compte de chaque nouvelle semaine passée dans une formation. Nous supposons que plus l'immigrant a passé du temps à fréquenter les cours offerts par les institutions d'un groupe linguistique, plus il a de chances de s'être tissé un réseau social autour de cette langue et de s'être intégré à la communauté linguistique.

Il est évident que ces deux indicateurs linguistiques ne nous permettent pas de connaître la fréquence des contacts linguistiques ni la force des liens qui unissent l'immigrant aux autres individus. Par contre, ceci nous permet d'avoir un portrait sommaire de l'univers linguistique où l'immigrant évolue au travail et en formation et ainsi d'observer si le temps passé au contact d'un groupe linguistique peut avoir des répercussions sur la durée des épisodes d'emploi et de non-emploi.

3.3.3. Variables contrôles

Tel qu'il a été mentionné dans les chapitres précédents, la langue n'est pas le seul élément à déterminer la rapidité d'accès et de sortie des emplois. Plusieurs autres caractéristiques reliées à l'individu et à l'emploi peuvent modifier la vitesse de transition. Leurs effets doivent être contrôlés dans le cadre de nos analyses afin de s'assurer que l'effet des indicateurs linguistiques ne soit pas le reflet d'une hétérogénéité des populations ni des situations.

Les immigrants qui ont été admis au Québec ont été sélectionnés soit pour des raisons économiques, familiales ou humanitaires. Ces différentes catégories d'admission peuvent influencer la situation initiale des immigrants dans le pays d'accueil, mais aussi le processus d'insertion des immigrants sur le marché du travail. Les immigrants de la catégorie «indépendant» qui sont admis pour leur profil prometteur sur le marché du travail devraient accéder plus rapidement à un emploi que les immigrants admis dans le but d'une réunification familiale ou pour des raisons humanitaires. Dans l'enquête ÉNI, une variable indique la catégorie d'admission (indépendant, famille ou réfugié) inscrite sur le visa des immigrants lors de leur arrivée au Québec en 1989 et elle sera utilisée dans le cadre des analyses. Ces

trois catégories d'admission forment trois variables indépendantes distinctes, où nous attribuons la valeur 1 lorsque le répondant appartient à la catégorie d'admission et 0 dans le cas contraire. Les immigrants « indépendants » serviront de catégorie de référence.

L'expérience de travail et l'éducation, qui sont deux autres éléments du capital humain, sont considérées comme des clés d'un accès rapide à un emploi et de durées plus longues en emploi. Une distinction sera faite entre le capital humain acquis avant la migration et celui acquis après la migration pour prendre en considération les difficultés qu'ont les immigrants à faire reconnaître leurs formations et leurs expériences prémigratoires auprès des employeurs québécois et les possibilités que les immigrants puissent se chercher un capital humain crédible au pays d'accueil au cours de leur établissement. En tout, quatre variables ont été construites pour représenter l'éducation et l'expérience de travail dans les analyses.

L'expérience de travail est d'un côté représentée par une variable dichotomique qui prend la valeur de 1 si le répondant a une expérience de travail prémigratoire et 0 s'il n'en a pas. Cette dernière valeur constitue la catégorie de référence. D'un autre côté, l'expérience de travail postmigratoire est représentée par une variable continue qui indique la proportion du temps travaillé au Québec entre l'arrivée et le début de l'épisode étudié.

Quant à l'éducation, elle est représentée par une variable continue indiquant le nombre d'années de scolarité complétées avant la migration. Elle est aussi représentée par une variable dichotomique dont la valeur varie en fonction du temps. Tous les immigrants à leur arrivée ont la valeur 0 (catégorie de référence) et dès l'instant où ils obtiennent un diplôme au Québec, peu importe le type de diplôme, la variable prend la valeur 1. Il est ainsi possible de savoir à quel moment l'immigrant a complété une première formation propre au Québec et d'observer si ce changement a eu des répercussions sur la rapidité d'accès et de sortie en emploi.

La poursuite d'une formation à temps plein signifie le retrait possible de l'immigrant du marché du travail. Une variable dichotomique permettra d'identifier dans le temps les semaines où le répondant était en formation à temps plein par la valeur 1 et les semaines où il n'était pas en formation à temps plein par la valeur 0. Un répondant qui n'aurait jamais eu de formation à temps plein a toujours la valeur 0.

pour cette variable. Notre catégorie de référence correspond à ceux qui ne sont pas en formation.

Différentes études ont aussi démontré que l'âge des immigrants influence la vitesse d'accès et de sortie en emploi (Renaud et al., 2001; Frijters, Shields et Wheatley, 2001). Plus un immigrant est âgé, plus il aura de la difficulté à s'insérer sur le marché du travail. Toutefois, dès le moment où un immigrant âgé se trouve un emploi, il devrait le conserver plus longtemps qu'un immigrant plus jeune. Dans nos analyses, l'âge des répondants a été ajusté à la semaine où débute l'épisode étudié et est représenté par une variable continue dans les analyses.

Il est généralement reconnu que les parcours féminins en emploi sont différents de ceux des hommes (Goza et DeMaris, 2003; Miller et Neo, 1997; Majka et Mullan, 1992; Wooden, 1991). Les femmes accèdent plus lentement à un premier emploi que les hommes (Renaud et al., 2001). Pour contrôler cet effet, le genre est représenté par une variable dichotomique dans les analyses. La valeur 1 est attribuée aux hommes et la valeur 0 aux femmes. La catégorie de référence sera les femmes.

L'état civil du répondant peut aussi influencer les parcours en emploi (Miller et Neo, 1997). Nous supposons que les personnes qui sont en couple au Québec seront plus enclines à se chercher rapidement un emploi et à le conserver plus longtemps que les personnes vivant seules, car elles doivent souvent assumer les responsabilités économiques de la famille. Toutefois, si le conjoint est déjà en emploi, le répondant accèdera plus lentement à un emploi que ceux dont le conjoint n'est pas en emploi, car la pression des responsabilités économiques diminuera. Dans les analyses, une première variable dont la valeur fluctue en fonction du temps indiquera si le répondant vit avec son conjoint ou non à chaque semaine. Une deuxième variable dont la valeur fluctue en fonction du temps indiquera si le conjoint a un emploi ou non. Les catégories de référence pour la variable présence d'un conjoint et conjoint en emploi seront respectivement celle qui n'ont pas de conjoint et celle dont le conjoint n'est pas en emploi.

Dans les analyses sur la vitesse de sortie des emplois, l'effet de la qualité de l'emploi sera contrôlé par deux caractéristiques des emplois. On peut imaginer que les immigrants ayant un revenu faible ou ayant un emploi de statut socio-économique peu élevé auront plus de chances de quitter rapidement leur emploi que ceux ayant un revenu élevé et ceux ayant un statut socio-économique élevé. Nous contrôlerons ces effets par une variable continue indiquant le salaire hebdomadaire par tranche de 100\$ de l'emploi occupé (avant impôt et déduction) et par une variable continue indiquant le statut socio-économique¹¹ de l'emploi occupé par le répondant.

La nature même des données de l'enquête ÉNI permet, quant à elle, de contrôler l'effet de la cohorte, car tous les répondants sont arrivés au Québec dans un court intervalle de temps, c'est-à-dire entre juin et novembre 1989, et de ce fait, sont presque tous arrivés dans une même conjoncture économique et sociale. En ayant ciblé les immigrants établis dans la grande région métropolitaine de Montréal, les données de l'enquête ÉNI permettent aussi de retenir uniquement des immigrants qui sont en compétition sur le même marché global du travail. Cet effet du lieu de résidence n'a pas besoin d'être contrôlé.

¹¹ Le statut socio-économique est défini par l'indice Blishen. Il s'agit d'une échelle socio-économique des professions qui tient compte à la fois des revenus, de l'éducation et du prestige attachés à chacune des professions. Pour plus de détails, voir Bernard Blishen, William Carroll et Catherine Moore, 1987. « The 1981 socioeconomic index for occupation in Canada », Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie, 24, 4, pp. 465-488.

Résultats des analyses

L'objectif de nos analyses est de faire ressortir le rôle de la langue sur les durées des épisodes d'emploi et de non-emploi des immigrants durant leurs dix premières années d'établissement au Québec. Ce chapitre est consacré à la présentation et à l'interprétation des résultats de recherche. Nous exposerons d'abord les résultats concernant les probabilités d'accès à un emploi et ensuite les résultats obtenus pour les probabilités de sortie d'emploi.

4.1. Durée des épisodes de non-emploi

4.1.1. Présentation des résultats

Avant de commencer la présentation de nos résultats d'analyses sur les durées des épisodes sans emploi, nous devons compléter la description des groupes à risque d'accéder à un nouvel emploi à partir des variables indépendantes fixes. Les tableaux V et VI présentent les statistiques descriptives pour les quatre groupes à risque.

Notons d'abord que les nombres de cas valides indiqués dans ces tableaux sont inférieurs au nombre de cas sous étude présentée précédemment dans le tableau II et dans la figure 1. Cette différence est due aux valeurs manquantes. Si une valeur est manquante pour une des variables explicatives, alors tout le cas est considéré comme manquant dans le modèle de régression de la fenêtre de début d'observation. Au total, 974 immigrants sont à la recherche d'un premier emploi (fenêtre de début 1), 229 immigrants sont à la recherche d'un nouvel emploi à partir de la deuxième année d'établissement (fenêtre de début 2), 246 immigrants en recherche d'un nouvel emploi à partir de la troisième année d'établissement (fenêtre de début 3) et 164 immigrants en recherche d'un nouvel emploi après la quatrième année d'établissement (fenêtre de début 4).

Ces groupes à risque sont constitués majoritairement par des immigrants indépendants, de sexe masculin, avec une expérience de travail prémigratoire. Au début des trois dernières fenêtres d'observation, près de la moitié des immigrants disent très bien connaître le français et très peu disent ne pas connaître le français lors de l'entrevue précédente. Quant à la connaissance de l'anglais, près de la moitié des immigrants disent très bien ou bien la connaître, le tiers dit peu connaître cette langue et les autres disent ne pas du tout connaître la langue anglaise.

Tableau V : Description des groupes à risque d'accéder à un nouvel emploi selon la fenêtre de début d'observation (variables nominales)

		Fenêtre 1		Fenêtre 2		Fenêtre 3		Fenêtre 4	
		N	%	n	%	n	%	n	%
Nombre d'observations valides		974		229		246		164	
Sexe	Femme	425	43,6 %	89	38,9 %	112	45,5 %	58	37,4 %
	Homme	549	56,4 %	140	61,1 %	134	54,5 %	97	62,6 %
Catégorie d'admission	Réfugié	112	11,5 %	26	11,4 %	23	9,4 %	15	9,7 %
	Famille	194	19,9 %	41	17,9 %	47	19,1 %	35	22,6 %
	Indépendant	668	68,6 %	162	70,7 %	176	71,5 %	105	67,7 %
Expérience de travail prémigratoire	Oui	761	78,1 %	179	78,2 %	198	80,5 %	125	80,6 %
	Non	213	21,9 %	50	21,8 %	48	19,5 %	30	19,4 %
Connaissance du français lors de l'entrevue précédente	Pas du tout			14	6,1 %	26	10,6 %	8	5,2 %
	Peu			50	21,8 %	55	22,4 %	40	25,8 %
	Bien			48	21,0 %	51	20,7 %	32	20,6 %
	Très bien			117	51,1 %	114	46,3 %	75	48,4 %
Connaissance de l'anglais lors de l'entrevue précédente	Pas du tout			35	15,3 %	25	10,2 %	16	10,3 %
	Peu			76	33,2 %	80	32,5 %	50	32,3 %
	Bien			69	30,1 %	68	27,6 %	47	30,3 %
	Très bien			49	21,4 %	73	29,7 %	42	27,1 %

L'âge moyen des immigrants à l'arrivée est de 34 ans, sauf pour la deuxième et la quatrième fenêtre d'observation où l'âge moyen du groupe à risque est respectivement de 32,2 ans et de 33,4 ans. Dans chaque fenêtre de début d'observation, les immigrants ont en moyenne 13 ou 14 années de scolarité au moment de leur arrivée au Québec. Dans la première fenêtre de début d'observation, aucun immigrant n'a d'expérience sur le marché du travail québécois. À mesure que le temps passe, suivant la migration au Québec, la proportion détenant une expérience de travail propre au Québec augmente.

Tableau VI : Description des groupes à risque d'accéder à un nouvel emploi selon la fenêtre de début d'observation (variables métriques)

		Fenêtre 1 (n = 974)	Fenêtre 2 (n = 229)	Fenêtre 3 (n = 246)	Fenêtre 4 (n = 164)
Âge au moment de La migration	Moyenne	34,7	32,3	34,1	33,4
	Écart-type	11,6	9,0	10,6	10,2
	Médiane	32	31	32	31
	Min. ; Max.	18 ; 84	18 ; 63	18 ; 84	18 ; 70
Nombre d'années de scolarité complétées avant la migration	Moyenne	13,7	13,9	13,6	13,3
	Écart-type	4,5	4,0	4,3	4,3
	Médiane	14	15	14	13
	Min. ; Max.	0 ; 27	1 ; 25	0 ; 27	0 ; 25
Proportion du temps travaillé au Québec avant le début de l'épisode	Moyenne	0	0,68	0,72	0,75
	Écart-type	0	0,24	0,26	0,24
	Médiane	0	0,73	0,80	0,83
	Min. ; Max.	0 ; 0	0,04 ; 0,99	0,01 ; 0,99	0,02 ; 0,99
Indice de la connaissance du français à l'arrivée	Moyenne	0,5			
	Écart-type	0,4			
	Médiane	0,6			
	Min. ; Max.	0 ; 1			
Indice de la connaissance de l'anglais à l'arrivée	Moyenne	0,3			
	Écart-type	0,3			
	Médiane	0,3			
	Min. ; Max.	0 ; 1			

Le tableau VII montre les résultats des quatre modèles de régression de survie par morceaux relatifs à la vitesse d'accès à un emploi. Dans chaque fenêtre de début d'observation, les coefficients non standardisés (β) sont présentés dans la section grisâtre et les statistiques de Wald, dans la section blanche. Le nombre d'observations valides, le nombre de cas censurés, le logarithme de vraisemblance et le khi-carré du modèle sont indiqués à la fin de chaque modèle de régression.

Tableau VII : Vitesse d'accès à un emploi selon la fenêtre de début d'observation

Variables	Catégories	Fenêtre 1 (1 ^{ère} année)		Fenêtre 2 (2 ^e année)		Fenêtre 3 (3 ^e année)		Fenêtre 4 (4 ^e année et +) ¹²	
		β	Wald	β	Wald	β	Wald	β	Wald
Segments de temps suivant le début de l'épisode	0 à 52 semaine Après 52 semaine	- 2,406 *** - 4,617 ***	231,87 ***	- 4,295 *** - 5,428 ***	27,52 ***	- 4,380 *** -21,904	14,56 ***	- 5,733 *** - 7,638 ***	88,46 ***
Sexe (femme)	Homme	0,703 ***	72,40 ***	0,350	2,75	0,712 *	4,12 *	1,067 ***	14,40 ***
Âge au début de l'épisode		- 0,040 ***	109,55 ***	0,009	0,49	- 0,039 **	8,93 **	- 0,052 **	9,64 ***
Catégorie d'admission (indépendant)	Réfugié Famille	- 0,445 ** - 0,070	9,81	0,449 - 0,442	5,10	- 0,983 0,462	3,79	- 0,454 0,709 *	5,36
Présence d'un conjoint ¹³	Oui	- 0,906 ***	100,89 ***	- 0,558 *	4,01 *	0,387	0,96	- 0,644	3,62 *
Conjoint en emploi	Oui	0,631 ***	28,23 ***	0,348	1,66	0,440	1,29	0,875 ***	10,41 **
Années de scolarité complétées avant la migration		0,001	0,01	- 0,035	1,04	0,035	0,53	0,033	0,82
Avoir reçu un diplôme au Québec	Oui	0,366	3,47	0,126	0,17	- 0,049	0,01	0,528	3,16
Suivre une formation à temps plein	En cours	- 1,283 ***	69,03 ***	- 0,855	3,61 *	- 1,704 **	8,88 **	- 1,162 **	8,43 ***
Expérience de travail pré-migratoire	Oui	0,773 ***	54,64 ***	0,107	0,13	0,706	2,64	1,164 ***	11,49 ***
Expérience de travail au Québec				1,342	3,65 *	- 0,767	0,59	1,169	3,24

(Suite...)

¹² Étant donné la taille de l'échantillon de départ, ce modèle n'a aucune variable indépendante segmentée selon les morceaux de temps.¹³ Variables en italique : variables dont la valeur fluctue dans le temps

Tableau VII : Vitesse d'accès à un emploi selon la fenêtre de début d'observation (suite)

Variables	Catégories	Fenêtre 1 (1 ^{ère} année)		Fenêtre 2 (2 ^e année)		Fenêtre 3 (3 ^e année)		Fenêtre 4 (4 ^e année et +) ¹²	
		β	Wald	β	Wald	β	Wald	β	Wald
Connaissance du français À l'arrivée	0 à 52 semaine Après 52 semaine	- 0,110 - 0,092	0,70						
Connaissance de l'anglais à l'arrivée	0 à 52 semaine Après 52 semaine	- 0,082 - 0,095	0,34						
Connaissance du français à la précédente entrevue (pas du tout)	Peu (0 à 52 semaine) Peu (après 52 semaine) Bien (0 à 52 semaine) Bien (après 52 sem.) Très bien (0 à 52 sem.) Très bien (après 52 sem.)			0,578 - 1,290 0,029 - 0,359 0,017 - 0,318	7,33	- 0,502 1,865 - 1,339 0,414 - 0,164 0,854	6,26	0,214 - 0,051 0,481	2,99
Connaissance de l'anglais à la précédente entrevue (pas du tout)	Peu (0 à 52 semaine) Peu (après 52 semaine) Bien (0 à 52 semaine) Bien (après 52 sem.) Très bien (0 à 52 sem.) Très bien (après 52 sem.)			0,521 1,750 0,382 1,677 0,702 - 0,417	14,69 *	0,129 16,036 - 0,175 16,041 - 0,150 13,992	5,58	1,014 0,948 0,383	6,53
Apprentissage du français au Québec	0 à 52 semaine Après 52 semaine	- 0,007 - 0,005	1,00	- 0,004 0,006	0,42	0,025 * 0,019	3,99	0,008	1,91
Apprentissage de l'anglais au Québec	0 à 52 semaine Après 52 semaine	- 0,020 0,015	3,75	0,034 ** 0,097	10,17 **	- 0,002 - 0,036	1,84	- 0,017	3,19
Temps d'exposition au français en formation	0 à 52 semaine Après 52 semaine	- 0,009 0,003 *	5,46	0,012 - 0,003	3,80	0,001 0,003	0,80	0,002	0,71
Temps d'exposition à l'anglais en formation	0 à 52 semaine Après 52 semaine	- 0,026 0,008 **	12,65 **	- 0,007 - 0,008	1,54	0,003 0,018 **	6,67 *	0,000	0,00
Temps d'exposition au français au travail	0 à 52 semaine Après 52 semaine			- 0,001 - 0,001	0,02	0,009 0,006	1,83	- 0,001	0,69
Temps d'exposition à l'anglais au travail	0 à 52 semaine Après 52 semaine			- 0,004 0,008	0,70	0,003 0,040 ***	13,17 ***	0,000	0,06
* $p \leq 0,05$ ** $p \leq 0,01$ *** $p \leq 0,001$	Nombre d'observations valides Cas censurés -2 * Log de vraisemblance Khi carré du modèle	974 195 3411,912 564,295 ***	229 100 640,9631 59,957 ***	246 177 338,827 69,432 ***	155 53 672,822 81,190 ***				

Observons d'abord les effets des segments de temps sur l'accès à un emploi. Les résultats obtenus pour les segments de temps révèlent qu'à mesure que les immigrants accumulent du temps dans un épisode de non-emploi, leurs chances d'accéder à un nouvel emploi diminuent. Pour tous les modèles d'analyse considérés, les coefficients β sont plus élevés pour le segment représentant la première année dans un emploi que pour le segment représentant les autres années dans cet emploi. Un seul segment de temps n'est pas significatif dans un des modèles d'analyse (fenêtre de début 3); cet effet non significatif du segment indique que le temps en lui-même n'explique pas la vitesse d'accès à un nouvel emploi après une année de non-emploi.

Lorsque nous nous attardons à l'apport relatif de chacune des variables explicatives dans les modèles de régression, la langue ne semble pas toujours être le principal mécanisme influençant la vitesse d'accès à un nouvel emploi. Lors de la première insertion sur le marché du travail québécois, il semble que le besoin des immigrants de trouver rapidement un premier emploi soit tel que la langue n'apparaisse pas être un des éléments importants pour l'expliquer. Les khi-carré de Wald pour les indicateurs linguistiques sont plus petits que ceux obtenus pour plusieurs variables contrôles. Par contre, lors d'une réinsertion en emploi, la langue joue un rôle important dans l'explication de la rapidité de transition vers un nouvel emploi. La connaissance de l'anglais est la variable ayant le khi-carré de Wald le plus élevé dans le deuxième modèle d'analyse et la variable « réseaux sociaux structurés autour de la langue de travail » a le khi-carré de Wald le plus élevé dans le troisième modèle d'analyse. Dans la quatrième fenêtre de début d'observation, la langue ne semble plus avoir un rôle important à jouer dans l'explication de la vitesse d'accès à un nouvel emploi. Les khi-carrés de Wald des indicateurs linguistiques sont plus petits que ceux observés pour le genre, le conjoint en emploi et l'expérience de travail prémigratoire.

Pour mieux comprendre l'impact de chaque variable sur la vitesse d'accès à un nouvel emploi, les résultats obtenus seront présentés par fenêtre de début d'observation.

Fenêtre de début d'observation # 1 : Durée des épisodes de non-emploi commencée durant la première année d'établissement

Tel qu'attendu, la vitesse d'accès à un premier emploi est tributaire de différentes caractéristiques des immigrants. L'âge et le sexe des immigrants exercent un effet significatif sur l'accès à un premier emploi. Plus un immigrant est âgé, moins vite il se trouvera un premier emploi. Les hommes accèdent plus rapidement à un nouvel emploi que les femmes. La rapidité de transition vers un premier emploi peut aussi être différenciée selon la catégorie d'admission. Les immigrants arrivés au Québec comme réfugiés accèdent plus lentement à un premier emploi par rapport à ceux qui ont été admis dans la catégorie « indépendante ». Les résultats montrent aussi que les immigrants qui vivent avec leur conjoint accèdent plus lentement à un emploi que ceux qui ne vivent pas avec leur conjoint ou qui n'ont pas de conjoint. Dans le cas de ceux qui ont un conjoint en emploi, les immigrants vont accéder plus rapidement à un premier emploi que les immigrants qui n'ont pas un conjoint en emploi. L'expérience de travail et le fait de suivre une formation à temps plein peuvent aussi influencer la rapidité de la transition vers un premier emploi. Les immigrants ayant travaillé avant la migration ont davantage de chances d'accéder à un premier emploi au Québec par rapport à ceux qui n'ont aucune expérience de travail prémigratoire. Les immigrants qui suivent une formation à temps plein sont ralentis dans leur période de recherche d'emploi.

Plus spécifiques à notre propos, les variables relatives aux connaissances du français et de l'anglais et à l'apprentissage de ces langues n'ont pas d'effets significatifs sur la vitesse d'accès à un premier emploi. Les segments de temps ne permettent pas non plus de faire ressortir des effets différenciés de la langue en fonction du temps écoulé depuis l'arrivée des immigrants au Québec. Autrement dit, les chances de se trouver rapidement un premier emploi ne dépendent aucunement de la connaissance des langues des immigrants. La langue exerce néanmoins un effet sur la vitesse d'accès à un premier emploi. Les résultats d'analyse dévoilent les effets d'une autre réalité linguistique, celle des réseaux sociaux structurés autour de la langue de formation. Les immigrants qui ont passé du temps à côtoyer soit les institutions francophones ou les institutions anglophones durant leur formation au Québec auront plus de chances d'accéder rapidement à un premier emploi que ceux qui ont passé moins de temps en contact avec ces institutions de la société d'accueil.

Ces résultats concordent en partie avec ceux observés dans l'étude de Renaud (1992). Les segments de temps nous permettent de spécifier que les réseaux sociaux structurés autour de la langue de formation différencient les immigrants uniquement après une année de recherche d'emploi.

Fenêtre de début d'observation # 2 : Durée des épisodes de non-emploi commencée durant la deuxième année d'établissement

Quand nous observons la durée des épisodes de non-emploi débutée durant la deuxième année d'établissement, nous remarquons des effets très réduits pour ce qui est des variables contrôles, mais aussi un effet important de la langue anglaise sur l'accès à un emploi. Parmi les variables contrôles, seule la présence d'un conjoint exerce des effets significatifs sur la vitesse d'accès à un nouvel emploi. Les immigrants qui vivent avec leur conjoint au Québec accèdent moins rapidement à un nouvel emploi que les immigrants qui n'ont pas de conjoint ou qui ne vivent pas avec leur conjoint au Québec.

En ce qui concerne les indicateurs linguistiques, seule la langue anglaise, en tant qu'élément du capital humain, joue un rôle sur la vitesse d'accès à un nouvel emploi. Durant la première année de recherche d'emploi, les immigrants qui passent ou qui ont passé du temps pour améliorer leur connaissance de l'anglais dans des cours de langue au Québec ont une durée plus courte en non-emploi que ceux qui n'ont pas amélioré leur connaissance de l'anglais depuis leur arrivée. Après une année de recherche d'emploi, c'est plutôt le niveau de connaissance de l'anglais qui différencie la rapidité de transition vers un nouvel emploi. Les immigrants qui disent peu ou bien connaître la langue anglaise lors de la précédente entrevue accèdent plus rapidement à un nouvel emploi que les immigrants qui ne connaissent pas du tout la langue anglaise. Le tableau VII ne dévoile aucun impact des réseaux sociaux structurés autour des deux grandes communautés linguistiques du Québec. Quant à la langue française, elle ne joue aucun rôle significatif sur la vitesse d'accès à un nouvel emploi.

Fenêtre de début d'observation # 3 : Durée des épisodes de non-emploi commencée durant la troisième année d'établissement

En ce qui concerne les immigrants qui se sont retrouvés sans emploi durant la troisième année d'établissement, quelques variables contrôles et quelques indicateurs linguistiques ont un impact significatif sur l'accès à un nouvel emploi. Le sexe, l'âge et le fait de suivre une formation à temps plein sont les trois seules variables contrôles à avoir un effet significatif sur la réinsertion en emploi. Les hommes accèdent plus rapidement à un nouvel emploi que les femmes. Plus l'immigrant est âgé, moins vite il se trouve un nouvel emploi. Le fait de suivre une formation à temps plein diminue les probabilités d'accéder rapidement à un nouvel emploi après avoir quitté un emploi durant la troisième année d'établissement.

Plus spécifique à notre propos, la langue a un effet favorable sur la réinsertion en emploi. Durant la première année de recherche d'emploi, les immigrants qui ont passé du temps pour améliorer leurs connaissances de la langue française depuis leur arrivée au Québec accéderont plus rapidement à un nouvel emploi que les autres immigrants. Après une année de recherche d'emploi, cet effet du capital humain disparaît. Nous observons plutôt un effet des réseaux sociaux structurés autour de la langue anglaise. Les immigrants qui ont passé du temps à côtoyer les institutions anglophones du Québec par le biais du travail ou de formation ont plus de chances de se trouver rapidement un nouvel emploi que les autres immigrants après une année de recherche d'emploi.

Fenêtre de début d'observation # 4 : Durée des épisodes de non-emploi commencée après la quatrième année d'établissement

Dans la quatrième fenêtre de début d'observation de la durée des épisodes de non-emploi, les résultats sont différents de ceux observés dans les trois autres fenêtres de début d'observation. Différentes caractéristiques reliées à l'individu expliquent la rapidité de la réinsertion en emploi des immigrants. L'âge tend à diminuer la probabilité que les immigrants se trouvent un nouvel emploi. Les hommes ont plus de chances que les femmes de quitter rapidement un épisode sans emploi. Les immigrants qui ont un conjoint en emploi accèdent plus rapidement à un nouvel emploi. Le fait de suivre une formation à temps plein ralentit la transition

vers un nouvel emploi. La rapidité de la réinsertion en emploi peut aussi être différenciée selon la catégorie d'admission. Les immigrants arrivés au Québec dans la catégorie « famille » accèdent plus rapidement à un nouvel emploi par rapport à ceux qui ont été admis dans la catégorie « indépendante ». Il semble aussi que le capital humain acquis avant la migration peut encore distinguer la vitesse de réinsertion en emploi après plus de quatre années d'établissement au Québec. Les immigrants qui ont déjà travaillé avant la migration ont davantage de chances d'accéder rapidement à un nouvel emploi par rapport à ceux qui n'ont aucune expérience de travail prémigratoire.

Précédemment, nous avons mentionné que la langue n'est pas un des mécanismes importants pour expliquer la vitesse d'accès à un nouvel emploi après la quatrième année d'établissement. Les indicateurs linguistiques n'ont d'ailleurs aucun effet significatif sur la durée des épisodes sans emploi dans la quatrième fenêtre de début d'observation. En d'autres termes, les chances de se trouver rapidement un nouvel emploi ne dépendent aucunement de la connaissance des langues et des liens tissés autour d'une langue dans les milieux de travail et de formation. L'anglais et le français sont là-dessus à égalité après quelques années de vie au Québec.

4.1.2. Interprétation des résultats

À la lumière de ces résultats, l'hypothèse selon laquelle la connaissance linguistique n'a pas d'effet sur l'insertion professionnelle des immigrants est infirmée. Son effet varie selon le moment où débute l'épisode étudié. En tout début d'établissement, l'insertion en emploi ne se différencie pas selon la connaissance des langues du pays d'accueil des immigrants. Ceci peut s'expliquer par le fait que la première période de recherche d'emploi est particulière aux yeux des immigrants. Cette première période d'insertion en emploi est marquée par une découverte du mode de fonctionnement du marché du travail local et par le besoin de trouver rapidement une source de revenus pour subvenir aux besoins de l'immigrant. Pour acquérir rapidement une première expérience de travail dans le pays d'accueil, l'immigrant peut être prêt à accepter le premier emploi venu, et ce, au détriment de son profil ou de ses aspirations professionnelles. En ce sens, la connaissance linguistique des immigrants n'apparaît pas être un élément déterminant de la vitesse d'accès à un premier emploi.

Après avoir vécu une première expérience de travail au Québec, les immigrants qui se retrouveront de nouveau sans emploi peuvent se chercher un emploi correspondant davantage à leurs aspirations professionnelles. La connaissance des langues du pays d'accueil apparaît à ce moment-là différencier favorablement la rapidité d'insertion des immigrants sur le marché du travail. La connaissance de l'anglais et le temps passé au Québec pour acquérir cette connaissance favorisent un accès plus rapide à un nouvel emploi pour ceux ayant laissé un emploi durant la deuxième année d'établissement. Dans le cas des immigrants ayant laissé un emploi durant la troisième année d'établissement, c'est plutôt le temps passé pour améliorer leur connaissance de la langue française qui favorise une réinsertion rapide. L'utilisation de la régression de survie par morceaux a permis de distinguer le segment de temps où ces effets de la langue différencient les immigrants dans leur recherche d'emploi. Le temps passé à améliorer les connaissances linguistiques a un effet uniquement durant la première année de recherche d'emploi, alors que la compétence langagière elle-même a un effet significatif apparaissant uniquement après une année de recherche d'emploi.

Toutefois, cet effet de la compétence linguistique est absent dans le cas des immigrants ayant perdu ou quitté leur emploi après la quatrième année d'établissement. La réinsertion en emploi n'apparaît plus être différenciée par les connaissances linguistiques des immigrants à plus long terme. Ce non-constat de la compétence langagière nous amène à aborder la deuxième réalité linguistique qui peut entrer en jeu dans le processus d'insertion en emploi des immigrants, et venir médiatiser l'effet de la compétence langagière elle-même après quelques années d'établissement.

Cette deuxième réalité linguistique se rapporte aux différents réseaux sociaux que l'immigrant va établir avec la société d'accueil au fil du temps par le biais de la langue. En étudiant et en travaillant dans une des langues de la société d'accueil, les immigrants vont peaufiner de façon informelle leurs connaissances linguistiques, mais ils auront aussi l'occasion de se construire un réseau social dans cette langue. Dans l'étude de Renaud (1992), un effet des réseaux sociaux structuré autour de la principale communauté linguistique du Québec est observé sur l'accès à un premier emploi, alors que dans l'étude de Lebeau et Renaud (2002), aucun effet des réseaux

sociaux n'a été observé sur l'accès à un emploi. Nos résultats montrent que les réseaux sociaux structurés autour d'une langue ont des effets différents selon le moment où débute l'épisode de recherche d'emploi.

Lors de la première recherche d'emploi des immigrants, un effet des réseaux sociaux structurés autour de la langue de formation a été observé. Cet effet apparaît tardivement sur l'accès à un premier emploi, étant donné qu'un certain laps de temps est nécessaire aux immigrants pour se construire un nouveau réseau social après son arrivée dans le pays d'accueil. Lors des périodes suivantes de recherche d'emploi, les immigrants ayant passé du temps à côtoyer les institutions des groupes linguistiques dominants du Québec par le biais du travail et de la formation devraient être favorisés dans la réinsertion en emploi par rapport à ceux qui les ont peu ou pas du tout côtoyé. Cet effet des réseaux sociaux est observé à la troisième fenêtre de début d'observation des épisodes de non-emploi. Les immigrants ayant passé du temps dans des formations et dans des milieux de travail anglophones au Québec accèdent plus rapidement à un nouvel emploi que les autres immigrants.

Étant donné que les réseaux sociaux sont appelés à se diversifier en cours d'établissement, nous croyons que ceux tissés dans les milieux de travail et de formation ne représentent qu'une partie du réseau global de l'immigrant. De ce fait, la mesure des réseaux sociaux utilisés dans la quatrième fenêtre de début d'observation pourrait ne plus être adéquate pour rendre compte de l'étendue de ces réseaux et leur impact potentiel sur la vitesse de transition vers un nouvel emploi. Par ailleurs, le non-effet de la langue dans la dernière fenêtre de début d'observation pourrait s'expliquer par le fait que les immigrants qui ne connaissent toujours pas la langue du pays d'accueil après quelques années d'établissement peuvent s'être tissé un réseau social dans sa langue maternelle et se servir de ce réseau pour se trouver rapidement un nouvel emploi. Ils peuvent ainsi travailler sans utiliser la ou les langues du pays d'accueil.

4.2. Durée des épisodes d'emploi

4.2.1. Présentation des résultats

Les immigrants qui ont accédé à un emploi deviennent à risque de se retrouver sans emploi par la suite. Il reste à savoir combien de temps s'écoule entre le moment où l'immigrant débute un emploi et où il le termine et si la langue a un impact sur la durée des épisodes d'emploi.

Avant de présenter les résultats d'analyse, il est maintenant possible de dresser un portrait des quatre groupes à risque de sortir d'un épisode d'emploi (voir tableaux VIII et IX) à partir de l'ensemble des variables fixes présentées dans le chapitre précédent. Notons d'abord que le nombre d'observations valides dans chaque fenêtre de début d'observation est légèrement inférieur à celui mentionné dans le tableau VI et dans la figure 2. Au total, 614 immigrants ont commencé un emploi durant la première année d'établissement, 161 immigrants durant la deuxième année d'établissement, 101 immigrants dans la troisième année d'établissement et 197 immigrants dans la quatrième année d'établissement. Cette différence est due aux valeurs manquantes.

Tableau VIII: Description des groupes à risque de sortir d'un emploi selon la fenêtre de début d'observation (variables nominales)

		Fenêtre 1		Fenêtre 2		Fenêtre 3		Fenêtre 4	
		n	%	n	%	n	%	n	%
Nombre d'observations valides		614		161		101		197	
Sexe	Femme	225	36,6 %	76	47,2 %	40	39,6 %	78	39,6 %
	Homme	389	63,4 %	85	52,8 %	61	60,4 %	119	60,4 %
Catégorie d'admission	Réfugié	72	11,7 %	20	12,4 %	12	11,9 %	19	9,6 %
	Famille	115	18,7 %	33	20,5 %	17	16,8 %	38	19,3 %
	Indépendant	427	69,5 %	108	67,1 %	72	71,3 %	140	71,1 %
Expérience de travail pré-migratoire	Oui	505	82,3 %	127	78,9 %	80	79,2 %	158	80,2 %
	Non	109	17,7 %	34	21,1 %	21	20,8 %	39	19,8 %
Connaissance du français lors de l'entrevue précédente	Pas du tout			12	7,4 %	8	7,9 %	10	5,1 %
	Peu			42	26,1 %	18	17,8 %	35	17,8 %
	Bien			33	20,5 %	17	16,8 %	49	24,9 %
	Très bien			74	46,0 %	58	57,4 %	103	52,3 %
Connaissance de l'anglais lors de l'entrevue précédente	Pas du tout			20	12,4 %	12	11,8 %	20	10,1 %
	Peu			59	36,7 %	35	34,6 %	62	31,5 %
	Bien			47	29,2 %	30	29,7 %	63	32,0 %
	Très bien			35	21,7 %	24	23,8 %	52	26,4 %

Dans le tableau VIII, on y voit globalement que plus de la moitié des immigrants sont de sexe masculin. Le premier groupe en importance selon la catégorie d'admission sont les immigrants « indépendants », suivi par les immigrants « famille » et par les immigrants « réfugiés ». Environ la moitié des immigrants disent très bien connaître le français lors de la précédente entrevue, et un peu moins du tiers disent très bien connaître l'anglais. Notons que le groupe à risque de la deuxième fenêtre de début d'observation se différencie davantage des autres groupes à risque. Dans cette fenêtre de début d'observation, les proportions d'hommes, d'immigrants indépendants, avec expérience de travail prémigratoire, disant très bien connaître le français et l'anglais sont légèrement inférieures dans le groupe à risque de départ par rapport aux autres fenêtres de début d'observation.

Dans les quatre groupes à risque de sortir d'un épisode d'emploi, l'âge moyen à l'arrivée varie de 32 à 33 ans et les immigrants ont complété en moyenne 13 années de scolarité avant la migration. Dans la première fenêtre de début d'observation, aucune personne n'a une expérience de travail au Québec. Le salaire hebdomadaire moyen en tranche de 100 \$ du premier emploi est de 3,5 et le statut socio-économique moyen du premier emploi est de 38,77. Au fur et à mesure que le temps passe, les immigrants ont le temps d'accumuler du temps de travail au Québec avant le début de l'épisode d'emploi et ils améliorent leurs conditions de travail. La proportion moyenne du temps travaillé au Québec, le salaire hebdomadaire moyen et le statut socio-économique moyen augmentent d'une fenêtre d'observation à une autre.

Tableau IX : Description des groupes à risque de sortir d'un emploi selon la fenêtre de début d'observation (variables métriques)

		Fenêtre 1 (n = 614)	Fenêtre 2 (n = 161)	Fenêtre 3 (n = 101)	Fenêtre 4 (n = 197)
Âge au moment de la migration	Moyenne	32,0	33,0	32,3	32,5
	Écart-type	9,0	11,0	9,5	10,0
	Médiane	30	31	30	31
	Min. ; Max.	18 ; 84	18 ; 75	19 ; 63	18 ; 84
Nombre d'années de scolarité complétées avant la migration	Moyenne	13,5	13,6	13,3	13,5
	Écart-type	4,4	3,6	4,4	4,1
	Médiane	14	14	14	14
	Min. ; Max.	0 ; 27	5 ; 25	0 ; 24	0 ; 25
Proportion du temps travaillé au Québec avant le début de l'épisode	Moyenne	0	0,66	0,68	0,71
	Écart-type	0	0,3	0,3	0,3
	Médiane	0	0,38	0,46	0,67
	Min. ; Max.	0 ; 0	0,05 ; 0,99	0,01 ; 0,99	0,02 ; 0,99
Salaire hebdomadaire (en tranche de 100 \$)	Moyenne	3,5	3,8	4,3	5,5
	Écart-type	2,1	1,9	2,3	3,8
	Médiane	3	3	4	5
	Min. ; Max.	1 ; 21	1 ; 13	1 ; 21	1 ; 20
Statut socio-économique	Moyenne	38,77	39,54	40,38	43,51
	Écart-type	13,6	13,0	13,4	14,1
	Médiane	34,11	36,21	39,19	41,01
	Min. ; Max.	21,24 ; 79,23	21,24 ; 75,87	21,37 ; 73,00	21,24 ; 78,31
Indice de la connaissance du français à l'arrivée	Moyenne	0,5			
	Écart-type	0,4			
	Médiane	0,6			
	Min. ; Max.	0 ; 1			
Indice de la connaissance de l'anglais à l'arrivée	Moyenne	0,3			
	Écart-type	0,3			
	Médiane	0,3			
	Min. ; Max.	0 ; 1			

Le tableau X donne les résultats des quatre régressions de survie par morceaux pour étudier la vitesse de sortie d'un épisode d'emploi. Chaque fenêtre de début d'observation représente une période de temps où les immigrants peuvent avoir commencé un épisode d'emploi après leur arrivée au Québec. Dans chaque fenêtre de début d'observation, les coefficients non standardisés (β) sont présentés dans la section grisâtre et les statistiques de Wald, dans la section blanche. Le nombre d'observations valides, le nombre de cas censurés, le logarithme de vraisemblance et le khi-carré du modèle sont indiqués à la fin de chaque modèle de régression.

Tableau X : Vitesse de sortie d'un épisode d'emploi selon la fenêtre de début d'observation

Variables	Catégories	Fenêtre 1 (1 ^{ère} année)		Fenêtre 2 (2 ^e année) ¹⁴		Fenêtre 3 (3 ^e année) ¹⁴		Fenêtre 4 (4 ^e année et +)	
		β	Wald	β	Wald	β	Wald	β	Wald
Segments de temps suivant le début de l'épisode	0 à 52 semaine	- 3,758 ***	226,92 ***	- 2,521 ***	41,41 ***	- 4,560 ***	20,29 ***	- 6,315 ***	55,43 ***
	Après 52 semaine	- 4,909 ***		- 3,775 ***		- 4,932 ***		- 6,899 ***	
Sexe (femme)	Homme	0,133	1,53	0,126	0,30	- 0,336	1,15	0,598	3,44
Âge au début de l'épisode		- 0,002	0,12	- 0,002	0,06	0,016	0,77	0,006	0,21
Catégorie d'admission (indépendant)	Réfugié Famille	0,020	0,04	0,556	3,07	1,981 ***	14,09 ***	0,074	1,09
		0,026		- 0,201		0,459		0,335	
Présence d'un conjoint ¹⁵	Oui	0,054	0,16	- 0,008	0,00	0,640	2,23	0,197	0,37
Conjoint en emploi	Oui	- 0,126	0,79	0,081	0,06	- 0,091	0,06	- 0,385	1,36
Années de scolarité complétées avant la migration		0,030 *	4,35 *	- 0,027	0,49	0,005	0,01	0,032	0,53
Avoir reçu un diplôme au Québec	Oui	0,375 *	4,67 *	- 0,433	1,99	- 0,002	0,00	0,608	3,81
Suivre une formation à temps plein	En cours	- 0,084	0,15	0,859 *	4,38 *	0,573	0,42	0,469	0,50
Expérience de travail pré migratoire	Oui	- 0,204	2,09	- 0,599 *	4,46 *	0,198	0,15	0,986 *	5,00 *
Expérience de travail au Québec				- 0,195	0,11	1,461	1,72	- 0,502	0,53
Salaire hebdomadaire		- 0,225 ***	39,13 ***	- 0,126	2,83	- 0,211 *	6,10 *	- 0,242 ***	14,86 ***
Statut socio-économique		- 0,006	1,65	- 0,012	1,41	0,000	0,00	0,008	0,50

(Suite...)

¹⁴ Étant donné la taille de l'échantillon de départ, ce modèle n'a aucune variables indépendantes segmentées selon les morceaux de temps.

¹⁵ Variables en italique : variables dont la valeur fluctue dans le temps

Avant d'examiner les effets de la langue et des variables contrôles, observons d'abord les effets des segments de temps sur la sortie d'un épisode d'emploi. Il ressort à travers les résultats obtenus pour les segments de temps qu'à mesure que les immigrants accumulent du temps dans un épisode d'emploi, leurs chances de sortir de cet épisode d'emploi diminuent. Pour tous les modèles d'analyse considérés, les coefficients β sont plus élevés pour le segment représentant la première année dans un emploi que pour le segment représentant les autres années dans cet emploi. C'est d'ailleurs un des principaux mécanismes expliquant la durée d'un épisode d'emploi commencé durant la deuxième année d'établissement. Le khi-carré de ce deuxième modèle indique que l'ajout des variables indépendantes et des variables contrôles au modèle de base (avec segments de temps) ne contribuent pas significativement à l'explication de la vitesse de sortie d'un épisode d'emploi commencé durant la deuxième année d'établissement; le temps étant le principal élément influençant la vitesse de sortie de cet épisode. Dans le cas des autres fenêtres de début d'observation, les khi-carrés des modèles indiquent que l'ajout des variables indépendantes et des variables contrôles au modèle de base (avec segments de temps) contribuent significativement à l'explication de la variable indépendante. Les effets des variables contrôles et des variables indépendantes obtenus dans ces trois fenêtres de début d'observation seront présentés.

Pour l'ensemble des modèles d'analyse, notons que la langue ne semble pas être le principal mécanisme expliquant la durée des épisodes d'emploi. Dans les quatre fenêtres de début d'observation, les indicateurs linguistiques n'ont pas les khi-carrés de Wald les plus élevés. Nous présenterons d'abord les effets des variables contrôles, puis les effets de la langue.

Parmi les variables contrôles, seulement cinq d'entre elles exercent des effets significatifs différents en fonction du moment où l'épisode d'emploi a commencé. Le salaire hebdomadaire tend à diminuer la probabilité que les immigrants sortent rapidement d'un épisode d'emploi commencé durant la première, la troisième et la quatrième année d'établissement. Quant à l'éducation des immigrants, elle influence uniquement la durée du premier épisode d'emploi. Plus un immigrant est scolarisé à son arrivée au Québec, plus il a de chances de sortir rapidement de son premier emploi. Les immigrants ont aussi plus de chances de sortir rapidement du premier

emploi s'ils reçoivent un diplôme au Québec. La durée des épisodes d'emplois commencés durant la troisième année d'établissement peut être différenciée selon la catégorie d'admission des immigrants. Les immigrants arrivés au Québec comme réfugié ont moins de chances de conserver longtemps leur emploi débuté durant la troisième année d'établissement que les immigrants indépendants. Les résultats d'analyse montrent aussi que le fait d'avoir une expérience de travail prémigratoire raccourcit la durée d'un emploi commencé après la quatrième année d'établissement.

Plus spécifique à notre propos, la connaissance linguistique des immigrants agit dans des directions opposées selon le moment de la période d'établissement et la langue connue. En tout début d'établissement, la connaissance de l'anglais augmente la mobilité professionnelle des immigrants. Les immigrants qui connaissent la langue anglaise à leur arrivée ont plus de chances de sortir rapidement de leur emploi commencé durant leur première année au Québec. Après quelques années d'établissement, la connaissance de la langue française favorise plutôt la stabilité en emploi. Les immigrants qui disent peu connaître le français lors de l'entrevue précédente ont plus de chances de conserver longtemps leur emploi débuté durant la troisième année de vie au Québec que les immigrants disant ne pas connaître cette langue. Ces effets de la connaissance linguistique différencient significativement les immigrants seulement après une année passée dans cet emploi. En ce qui concerne les réseaux sociaux structurés autour de la langue de travail ou de la langue de formation, ils ne semblent avoir aucun effet significatif sur la durée des épisodes d'emploi, et ce, peu importe le moment où débute l'épisode d'emploi.

4.2.2. Interprétation des résultats

Les résultats relatifs aux durées des épisodes d'emploi nous amènent à conclure que les réseaux sociaux structurés autour de la langue de travail et de formation ne contribuent aucunement à l'explication de la probabilité de sortir d'un épisode d'emploi. L'hypothèse émise au sujet de l'effet des réseaux linguistiques sur la vitesse de sortie des épisodes d'emploi est donc infirmée.

Par contre, la compétence langagière des immigrants influence les durées des épisodes d'emploi. Tel qu'attendu, cet élément du capital humain favorise une plus grande mobilité des immigrants sur le marché du travail québécois pour un emploi commencé durant la première année d'établissement. La connaissance de l'anglais à l'arrivée raccourcit la durée du premier épisode d'emploi. Un effet semblable est d'ailleurs observé pour un autre élément du capital humain, l'éducation. Ceux qui détiennent les meilleurs revenus conserveront plus longtemps leur premier emploi. Ces résultats laissent croire que les immigrants qui détiennent un bon capital humain sortiront plus rapidement de leur premier emploi pour magasiner un emploi qui convient davantage à leur profil ou leur aspiration professionnelle. Le premier emploi revêt un caractère transitoire, qui permet à l'immigrant d'explorer les particularités du marché du travail local.

Après quelques années d'établissement, nous supposons une inversion de l'effet de la langue sur la sortie des emplois, et il existe bien un effet inverse de la connaissance linguistique dans le cas des emplois commencés durant la troisième année d'établissement. La connaissance du français favorise la stabilisation en emploi des immigrants. Par contre, nous observons un non-effet des compétences langagières des immigrants sur la vitesse de sortie des emplois commencés au-delà de troisième année d'établissement. Ce non-effet de la langue peut s'expliquer par le fait que les immigrants deviennent plus stables en emploi et ils n'ont peut-être plus besoin de leurs compétences langagières pour se distinguer des autres immigrants et se trouver un nouvel emploi rapidement. Par ailleurs, le profil de la population de référence a changé entre les fenêtres d'observation. Par exemple, pour les immigrants qui se trouve un emploi dans les premières années d'établissement et le conserve jusqu'à la fin de la période d'observation (cas censurés), ils n'apparaissent plus dans les fenêtres suivantes de début d'observation d'un épisode d'emploi. Dans la quatrième fenêtre de début d'observation, nous pouvons retrouver les étudiants, les mères de famille, les retraités qui n'ont pas été à la recherche active d'un emploi, mais qui ont eu leurs premières expériences de travail après quelques années d'établissement. Nous pouvons aussi retrouver les immigrants instables en emploi qui conservent peu longtemps un travail. La langue pourrait avoir des effets différents sur les épisodes d'emploi, étant donné ce changement de la population de référence.

Les résultats montrent aussi que le statut des langues distingue les vitesses de transition selon le moment où l'épisode d'emploi a débuté. La mobilité dans le premier emploi est influencée par la connaissance de la langue anglaise, alors que la langue française est associée à une plus grande stabilité en emploi pour les emplois débutés durant la troisième année d'établissement. Dans le cas des autres fenêtres de début d'observation, le français et l'anglais sont à égalité! Ils n'ont ni l'un ni l'autre de répercussions sur les vitesses de sortie d'un emploi.

Conclusion

Étudier le rôle de la langue sur l'établissement professionnel des immigrants implique avant tout de s'attarder aux allées et venues des nouveaux arrivants sur le marché du travail. Ce n'est qu'une fois ce processus bien compris qu'il est possible de saisir l'ampleur des retombées de la langue sur les revenus et les statuts d'emploi des immigrants. Ce mémoire est parti d'une hypothèse simple qui veut que la connaissance de la langue du pays d'accueil facilite l'insertion et le maintien en emploi des nouveaux arrivants. Cette hypothèse a été nuancée pour prendre en considération les différentes modalités d'action de la langue (les compétences langagières et les réseaux sociaux structurés autour de la langue), mais aussi pour observer si les effets de la langue varient au fil de l'établissement en emploi des immigrants.

Ces distinctions ont déjà été apportées par Lebeau et Renaud (2002) dans leur étude sur les trois premières années d'établissement d'une cohorte d'immigrants arrivés à Montréal en 1989. Poursuivant cette étude sur une période trois fois plus longue, nous avons affiné leurs modèles d'analyse en construisant des indicateurs linguistiques plus complets, en privilégiant l'étude des emplois selon leur positionnement dans le temps plutôt que selon leur rang et en observant si l'effet de la langue est constant tout au long d'un même épisode d'emploi ou de non-emploi. Pour rendre compte des différentes variations temporelles, des régressions de survie par morceaux ont été réalisées.

Nos résultats d'analyse révèlent que la langue n'est pas toujours le principal élément expliquant la durée des épisodes d'emploi et de non-emploi. Elle n'a d'ailleurs pas un effet homogène sur le temps passé en emploi et en non-emploi. Celui-ci dépend des modalités d'action de la langue, du nombre d'années passées dans la société d'accueil de même que dans les épisodes d'emploi et de non-emploi. De plus, les comportements de la cohorte d'immigrants étudiée ne permettent pas de faire ressortir une importance particulière au français ou à l'anglais dans le contexte montréalais. Les deux langues ont un rôle différencié dans le temps sur les processus d'insertion et de maintien en emploi des immigrants.

Notre recherche présente toutefois quelques limites. D'abord, l'objectif de notre recherche était de s'attarder uniquement à l'impact de la langue sur l'insertion et le maintien en emploi des immigrants. Dans les recherches futures, il serait intéressant d'enrichir les analyses en précisant les caractéristiques des emplois considérés. Vers quel type d'emploi l'immigrant se destine-t-il ? Est-ce un emploi en français, en anglais ou dans une autre langue ? Accède-t-il à un meilleur emploi que le précédent ? D'autres recherches bénéficieraient à cibler le type et la qualité de l'emploi obtenu par les immigrants après une certaine période de recherche. De cette façon, il serait possible de vérifier par exemple si la connaissance de la langue française augmente ou non les chances d'accéder rapidement à un meilleur emploi.

Par ailleurs, nos résultats révèlent que la connaissance de l'anglais raccourcit la durée du premier emploi commencé durant la première année d'établissement. Est-elle un signe de mobilité en emploi ou un indicateur de précarité en emploi ? Qu'est-ce qui explique la fin de l'emploi : une meilleure offre d'emploi, une mise à pied, une maladie, un accident de travail ou une autre raison ? Connaître le type de fin d'emploi ou les trajectoires en emploi des immigrants pourraient aider à faire cette distinction. Les futures analyses devraient prendre en considération cette dimension.

Notre étude a également démontré que la connaissance linguistique n'est pas la seule modalité de la langue à agir sur la vitesse d'accès à un nouvel emploi. Deux types de réseaux linguistiques ont une influence sur la vitesse d'accès à un nouvel emploi : les réseaux créés dans les lieux de travail et ceux créés dans les lieux de formation. Ces résultats amènent à nous questionner sur les politiques actuelles mises en place par le gouvernement pour favoriser l'intégration des immigrants à la communauté francophone du Québec. Les cours de langue favorisent l'intégration des immigrants allophones, mais qu'en est-il des ressources mises à la disposition des immigrants, y compris ceux ayant déjà une connaissance suffisante du français, pour faciliter l'établissement de contacts avec la société d'accueil ? Serait-il possible, par exemple, de mettre en place des programmes de jumelage entre les nouveaux arrivants et les Québécois ? Ce type de programme pourrait être bénéfique pour l'immigrant dans différents aspects de son établissement, et ce, tant à court terme qu'à long terme. Par exemple, les liens créés par le biais de ce programme peuvent éventuellement être mobilisés dans le cadre d'une recherche d'emploi.

Les recherches futures auraient ainsi avantage à s'intéresser à la notion de réseaux sociaux. Il serait pertinent d'inclure une mesure plus globale des « liens faibles » tissés autour les deux communautés linguistiques majoritaires du Québec pour mieux cerner l'importance de la prise de contact avec le groupe majoritaire local sur l'insertion professionnelle des immigrants. Cette mesure devrait prendre en considération les liens créés dans les lieux de formation et de travail, mais aussi ceux tissés dans le voisinage, les milieux scolaires des enfants des immigrants et toutes autres activités sociales. De plus, une mesure globale des « liens forts » tissés autour de la famille et de la communauté ethnique pourrait être construite afin de permettre une comparaison entre les effets des liens faibles et celui des liens forts sur le processus d'insertion en emploi des immigrants à différents moments de leur établissement.

Pour étudier la durée des épisodes d'emploi et de non-emploi, la plupart de nos groupes à risque de départ étaient relativement restreints. D'ailleurs, certains modèles d'analyse n'ont pas été en mesure d'explorer l'hypothèse selon laquelle la langue n'a pas un effet constant sur la vitesse d'accès et de sortie des emplois à cause de la petite taille de l'échantillon de départ. Malgré cette restriction, les autres modèles d'analyse nous ont permis de confirmer cette hypothèse. Il reste maintenant à la vérifier sur des échantillons de plus grande taille.

Bibliographie

- BECKER, Gary Stanley (1964). Human capital : a theoretical and empirical analysis, with special reference to education, New York : National Bureau of Economic Research, 187 p.
- BLOSSFELD, Hans Peter et Götz ROHWER (2002). Techniques of Event History Modeling : New Approaches to Causal Analysis, 2e éd., New Jersey : Lawrence Erlbaum Associates, pp. 120-130.
- BRETON, Albert (1978). Le bilinguisme : une approche économique, Montréal, Institut de recherches C.D. Howe, 15 p.
- BRETON, Albert (dir.) (1998). Langue et bilinguisme : les approches économiques, coll. Nouvelles perspectives canadiennes, Patrimoine Canada, 286 p.
- CHÉNARD, Claire et Nicolas van Schendel (2002). Travailler en français au Québec : les perceptions de travailleurs et de gestionnaires, coll. « *Notes de recherche* », Office de la langue française, Montréal, 103 p.
- CHISWICK, Barry, Yew Liang LEE et Paul W. MILLER (2003). « Patterns of Immigrant Occupational Attainment in a Longitudinal Survey », International Migration, 41, 4, pp. 47-69.
- CHISWICK, Barry et Paul W. MILLER (2003). « The Complementarity of Language and Other Human Capital: Immigrant Earnings in Canada », Economics of Education Review, 22, 5, pp. 469-480.
- CHISWICK, Barry et Paul W. MILLER (1999). « Language Practice and the Economic Well-Being of Immigrants », Policy options, mai 1999, pp. 45-50.
- CHISWICK, Barry et Paul W. MILLER (1995). « The Endogeneity between Language Earnings: International Analyses », Journal of Labor Economics, 13, 2, pp. 246-288.
- COMITÉ INTERMINISTÉRIEL SUR LA SITUATION DE LA LANGUE FRANÇAISE (1996). Le français, langue commune – Enjeu de la société québécoise, Gouvernement du Québec, 1996, 316 p.
- COMMISSION D'ENQUÊTE SUR LA SITUATION DE LA LANGUE FRANÇAISE ET SUR LES DROITS LINGUISTIQUES DU QUÉBEC (1972). La situation de la langue française au Québec : la langue de travail, J.D. Gendron (dir.), Gouvernement du Québec, 379 p.
- DUSTMANN Christian et Francesca FABBRI (2003). « Language Proficiency and Labour Market Performance of Immigrants in the UK », The Economic Journal, 113, pp. 695-717

- DUVANDER, Ann-Zofie E. (2001). « Do country-specific skills Lead to improved Labor Market Positions ? An analysis of Unemployment and Labor Market Returns to Education Among Immigrants in Sweden », Work and Occupations, 28, 2, pp. 210-233.
- FASSI FIRHI, Mohamed (2003). L'impact de la conjoncture économique sur la situation en emploi d'une cohorte d'immigrants établie à Montréal, Mémoire de maîtrise en sociologie, Université de Montréal, 117 p.
- FRIJTERS, Paul, Michael A. SHIELDS et Stephen WHEATLY PRICE (2003). « Immigrant Job Search in the UK: Evidence from Panel Data », IZA discussion paper, no. 902, 27 p.
- GOZA, Franklin et Alfred DeMARIS (2003). « Unemployment Transitions Among Brazilian Immigrants in the United States and Canada », International Migration, 41, 5, pp. 127-152.
- GRANOVETTER, Mark (1995). Getting a Job: A Study of Contacts and Careers, 2e éd., The University of Chicago Press, 251 p.
- GRANOVETTER, Mark (1983). « The Strengh of Weak Ties : A Network Theory Revisited », Sociological Theory, 1, pp. 201-233.
- GRANOVETTER, Mark (1973). « The Strength of Weak Ties », American Journal of Sociology, 78, pp. 1360-1380.
- GREEN, David (1999). « Immigrant Occupational Attainment : Assimilation and Mobility over Time », Journal of Labor Economics, 17, 1, pp. 49-79.
- GRIN, François et François VAILLANCOURT (1997). « La langue comme capital humain », Policy options, juillet/août, pp. 69-72.
- HAGAN, J.M. (1998). « Social Networks, Gender, and Immigration Incorporation : Resources and Constraints », American sociological Review, 63, pp. 55-67.
- KOSSOUDJI, S. A., et D. A. COBB-CLARK. 1996. « Finding Good Opportunities within Unauthorized Markets. US Occupational Mobility for Male Latino Workers », International Migration Review, 30, 4 : 901-924.
- LEBEAU, Ronald (1995). Le rôle des langues sur la mobilité et la stabilité en emploi des nouveaux immigrants, Mémoire de maîtrise en sociologie, Université de Montréal, 99 p.
- LEBEAU, Ronald et Jean RENAUD (2002). « Nouveaux arrivants de 1989, langue et mobilité professionnelle sur le marché du travail de Montréal : une approche longitudinale », Cahier québécois de démographie, 31, 1, pp. 69-94.
- LYNCH, Lisa M. (1989). « The Youth Labor Market in the Eighties: Determinants of Reemployment Probabilities for Young Men and Women », The Review of Economics and Statistics, 20, 1, pp. 37-45.

- MAJKA, Lorraine et Brendan MULLAN (1992). « Employment Retention, Area of Origin and Type of Social Support among Refugees in the Chicago Area », International Migration Review, 26, 3, pp. 899-926
- MANÈGRE, Jean-Francois (1993). L'immigration et le marché du travail. Un état de la question, Conseil des communautés culturelles et de l'Immigration, 173 p.
- McALL, Christopher (1992). « Langues et silence: les travailleurs immigrés au Québec et la sociologie du langage », Sociologie et sociétés, 24, 2, pp. 117-130.
- MILLER, P. W., et L. M. NEO. 1997. « Immigrant Unemployment. The Australian Experience », International Migration, 35, 2, pp.155-185.
- Ministère des Relations avec les Citoyens et Immigration (2004). Planification triennale de l'immigration, Gouvernement du Québec, 4 p., [en ligne], adresse URL : http://www.immigrationquebec.gouv.qc.ca/francais/publications/pdf/Planification_triennale_immigration_2005_2007_quebec.pdf (Page consultée le 23 juillet 2004)
- Ministère des Relations avec les Citoyens et Immigration (2003a). Document de référence –La planification des niveaux d'immigration 2005-2007, Gouvernement du Québec, 33 p., [en ligne], adresse URL : http://www.mrci.gouv.qc.ca/publications/pdf/0507_planification_niveaux.pdf (Page consultée le 30 mars 2004)
- MINISTÈRE DES RELATIONS AVEC LES CITOYENS ET DE L'IMMIGRATION (2003b), Caractéristiques de l'immigration au Québec, Gouvernement du Québec, 39 p., [en ligne], adresse URL : http://www.mrci.gouv.qc.ca/publications/pdf/0507_caracteristiques_immigration.pdf (Page consultée le 10 mars 2004)
- Ministère des Relations avec les Citoyens et de l'Immigration (2001). Plan stratégique 2001-2004, Gouvernement du Québec, 34 p., [en ligne] Adresse URL : http://www.mrci.gouv.qc.ca/publications/pdf/Plan_strat_2001-2004.pdf (Page consultée le 10 mars 2004)
- MONTGOMERY, James (1991). « Social networks and persistent inequality in the labor market », American Economic Review, 81, pp. 1408-1418.
- NEE, V. et J. SANDERS (2001). « Understanding the Diversity of Immigrant Incorporation : A Form-of-Capital Model », Ethnic and Racial Studies, 86, pp. 386-411.
- NEE, V., J. SANDERS et S. SERNAU (1994). « Job Transitions in an Immigrant Metropolis : Ethnic Boundaries and the Mixed Economy », American Sociological Review, 59, pp. 849-872.

- Organisation de Coopération et de Développement Économique (2004). « Rapport annuel 2003 », Tendances des migrations internationales : SOPEMI – Édition 2003, 411 p., [en ligne], adresse URL : http://saturn.bids.ac.uk/cgi-bin/ds_deliver/1/u/d/ISIS/12335237.1/oeed/16832426/2004/00002004/00000002/8104012e/9222543EF410E3551090709551A5F747B71C7474E7.pdf?link=http://www.ingenta.com/de/ijxsi%3Bid=1wtp0xhpl16eh.crescent&format=pdf (Page consultée le 5 juillet 2004)
- PICHÉ, Victor, Jean RENAUD et Lucie GINGRAS (1999). « Comparative immigrant economic integration », Immigrant Canada : Demographic, Economic, and Social Challenges, S.S. Halli, L. Drieger (éds.), Toronto, University of Toronto Press, pp. 185-211.
- PORTES, Alejandro (1995). « Economic Sociology and the Sociology of Immigration : A Conceptual Overview », The Economic Sociology of Immigration, Alejandro Portes (ed.), Russell Sage Foundation, pp. 1-41.
- REMENNICK, Larissa (2004). « Language Acquisition, Ethnicity and Social Integration among Former Soviet Immigrants of the 1990's in Israel », Ethnic and Racial Studies, 27, 3, pp. 431-454.
- RENAUD, Jean (1992). « Un an au Québec. La compétence linguistique et l'accès à un premier emploi », Sociologie et sociétés, 24, 2, pp. 131-142.
- RENAUD, Jean et al. (2001). Ils sont maintenant d'ici! Les dix premières années au Québec des immigrants admis en 1989, Ste-Foy, Publications du Québec, 197p.
- ROCHER, Guy (1992). « Autour de la langue : crises et débats, espoirs et tremblements », dans Gérard Daigle (dir.), Le Québec en jeu : comprendre les grands défis, Presses de l'Université de Montréal, 811 p.
- SASSENS, Saskia (1995). « Immigration and Local Labor Markets », The Economic Sociology of Immigration, Alejandro Portes (ed.), Russell Sage Foundation, pp. 87-127.
- STATISTIQUE CANADA (2003a). « *Enquête longitudinale auprès des immigrants du Canada* », Le Quotidien, 4 septembre, [en ligne], adresse URL : <http://www.statcan.ca/Daily/Francais/030904/q030904a.htm> (Page consultée le 30 septembre 2003)
- STATISTIQUE CANADA (2003b). « L'utilisation du français et de l'anglais au travail », Recensement de 2001 « Série analyses », 14 p., [en ligne], adresse URL : <http://www12.statcan.ca/francais/census01/Products/Analytic/companion/low/pdf/96F0030XIF2001011.pdf> (Page consultée le 2 mars 2003)
- WIAL, Howard (1991). « Getting a Good Job : Mobility in a Segmented Labor Market », Industrial Relations, 30, pp. 396-416.

WOODEN, Mark (1991). « The Experience of Refugees in the Australian Labor Market », International Migration Review, 25, 3, pp. 514-535.

